

1942  
ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, mardi 10-2-42

Rilet,

Je ne viendrai pas jeudi à la Bibliothèque en cas de beau temps. J'ai mes rosiers à tailler à Chaville. Mais je viendrai vendredi et samedi. J'espère vous voir. Je suis très plongée dans ce chapitre : « convention ratée ». Quand j'aurai fini de l'écrire et tapé à la machine, je vous l'apporterai.

Voici le plan général du bouquin, autant que je m'en souviens.

**Titre : Henry de Montherlant, mon ami.**

Chapitres :

1- Préface

**a) position en face de lui-même :**

2- la calamité du bien

3- la conversion ratée

4- croit-il à l'immortalité ?

**b) position en face du monde :**

5- enjouement

6- conclusion = Montherlant précurseur.

En somme, c'est une étude de vous au point de vue philosophique. J'ai pensé qu'il fallait de préférence me cantonner dans le domaine où je brille. Comme on ne vous a jamais étudié du point de vue philosophique, ce sera nouveau. Mais pour que le bouquin aide à votre gloire, il faut naturellement que je sois célèbre moi-même avant qu'il paraisse, et indépendamment de vous. Tâchez de décider Grasset, Rilet, pour mon « christianisme meurt-il ? » et dès que vous aurez réglé vos propres embêtements avec lui. Comme ça je me ferai un nom et je pourrai ensuite reporter l'éclat sur vous.

Vous êtes-vous fait inscrire à une épicerie pour votre rhum ? Vous savez que vous avez droit à un 1/4 de litre ; je ne voudrais pas que vous perdiez encore ça par négligence.

Je m'aperçois que l'amitié avec vous est exquise depuis que je l'ai détachée de cette stupide obsession du mariage.

Quand je pense que, sans Drieu, ça aurait fatalement continué ! Tous les 3 mois, je vous aurais ré-emmerdé.

Ne croyez d'ailleurs pas que j'embête Drieu. Non. Je suis bien guérie. Non pas guérie de mon idée du mariage – mais guérie de mon idée qu'un seul être au monde faisait l'affaire. Comment ai-je pu croire cela ? Que je n'aimerais jamais que vous, qu'il n'y avait que vous au monde ?

Je vous ai réellement aimé, et intelligemment (parce que vous me compreniez, parce que vous aimiez en moi la vertu) mais enfin, tout être très cultivé et noble, je pourrais l'aimer comme je vous aime ! Et c'est ça dont je ne me doutais pas.

Il est très probable qu'un jour je me fixe, que je me dise très sérieusement: « Je fais l'amour avec celui-ci, et non avec un autre. » Mais je ne ferai ça qu'après que le monsieur lui-même m'aura choisie ; pour le moment, je me donne le luxe d'aimer en pensée des millions d'hommes. C'est beau la virginité remarquez, cette liberté, cette puissance, cette absence de frein, cette anarchie fière, ce mépris de tout devoir, de toute limitation. J'appelle ça l'état « putain renversé ». Et c'est bien vrai que dans mon état, je me sens tout de même plus proche de Messaline ou de n'importe quelle courtisane célèbre de l'antiquité que de la mère de famille honorable qui enseigne le catéchisme à sa progéniture. Qu'ai-je à faire avec ce spécimen piteux d'humanité ? Tandis qu'avec Messaline, j'ai évidemment à faire.

J'ai à faire avec tout ce qui est grand, fût-ce dans le crime.

A vous, Rilet,

Alice

P.S Avez-vous entendu parler de Vanini ? (1) C'est un monsieur qui a vécu au 16<sup>ème</sup> siècle et qui a été brûlé parce qu'il était athée. J'ai l'idée d'un livre : « L'exemple de Vanini ». Que pensez-vous de Lawrence ? Il me dit beaucoup plus que Rilke auquel j'ai essayé – assez vainement – de mordre.

Note : (1) **Lucilio Vanini**, dit **Giulio Cesare Vanini**, né en 1585 à Taurisano dans la Terre d'Otrante, et exécuté à Toulouse le 9 février 1619, est un philosophe et naturaliste italien, proche du courant libertin.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi soir, 21 février 1942

Cher Rilet,

Bien que je vous aie vu toute l'après-midi, j'ai encore envie de vous écrire ce soir. Mon ami ! Quelle gentillesse dans ce mot où il n'y a d'ailleurs que de l'amitié. J'ai presque envie de vous demander pardon de ne pas vous aimer d'amour... Mais voyez-vous, une femme normale (et à plus forte raison liliale comme je le suis) n'aime un homme que lorsque l'homme l'aime d'abord.

Il faut que ça vienne de l'homme, j'ai tout faussé en m'acharnant à faire venir ce sentiment de la femme et en croyant que par des prodiges de sueur et de volonté, j'allais pouvoir vous l'inoculer. C'est de la foutaise. Si je ne vous ai pas aimé d'amour, c'est que vous-même vous ne m'aimiez pas d'amour, c'est l'unique raison.

Votre « beauté » suffisait bien entendu et votre gentillesse, et tout ce que j'aime en vous. Mais il aurait fallu que vous eussiez un élan – cet élan que Dieu a eu.

Remarquez d'ailleurs que vous m'avez « presque » aimée, il s'en est fallu d'un fil. C'est peut-être même moi-même qui ai tout gâté en insistant tant. Je n'avais pas d'amour, j'avais la volonté de vivre qui est, vous le reconnaissez, l'exact contraire de l'amour. Il se peut qu'en voyant ça en moi si nettement, vous ayez été écarté. Mais

enfin moi-même je ne l'aurais pas montré si nettement si vous vous étiez donné un peu, si j'avais vu en vous ne serait-ce qu'un léger désir de risque.

Etes-vous capable d'amour, Rilet ? Je tends à croire que vous n'avez jamais aimé que votre enfant. A propos, ce fils, vous m'en parlez peu. Vous devriez vivre avec lui.

Réfléchissez à vos idées sur Dieu pour m'en parler la prochaine fois que vous me verrez. Je tends à croire que vous préférez l'aspect « grandeur » chez vous à l'aspect « jouissance ». Votre amour va du côté « grandeur ». Mais voilà, la grandeur est « trop bête » pour être suivie. Vous courez donc vers la jouissance mais non pas tant (et voilà ce qui est curieux) par goût que par intelligence.

Est-ce bien cela ? Comme je vous le disais, je vous crois plus intelligent encore qu'homme de cœur.

Remarquez que si la jouissance vous était bouchée pour une raison indépendante de vous, vous vous précipiteriez alors dans la grandeur et, chose curieuse, vous y seriez probablement plus à l'aise, plus heureux que dans la jouissance. C'est pour cela sans doute que vous avez toujours tendance à chercher un « ordre », une « confrérie » où vous pourriez vous insérer.

Dites-moi si je me trompe dans toutes ces idées, si je vous vois bien comme vous êtes. Dites-moi aussi si La Rose de sable roule autour de ces problèmes, si vous croyez qu'elle me serait utile. En ce cas, il faudrait me la procurer, je n'en ai lu dans les revues et journaux que des fragments.

Dans La Gerbe d'avant-hier, je lis ceci sur l'écrivain Ernst-Erich Dwingler (1) : « L'héroïsme...lui semble appelé à devenir la religion nouvelle de l'humanité » succédant à un christianisme à son déclin, trop « passif et résigné ». C'est intéressant. Cela montre en tous cas que les nationaux-socialistes ont plutôt tendance à rejeter le christianisme, ce que j'ai toujours cru.

A vous, Rilet, tâchez de venir mercredi.

Alice.



Ernst-Erich Dwingler, écrivain nazi  
1898-1981

Connaissez-vous la belle parole d'Antisthène à Cyrus ? « C'est chose royale de faire le bien et d'entendre dire du mal de soi ». Tout à fait dans votre style.

P.S. Ne racontez pas à Drieu que je l'aime. D'ailleurs, s'il n'est pas un imbécile, il y a beau temps qu'il le sait, mais il ne doit être embêté en rien.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi soir, 31 mars 42

Mon cher Rilet,

Je ne sais pas si je viendrai jeudi à la Bibliothèque. Mais de toutes façons vendredi. Vous savez qu'elle est fermée samedi.

Ne vous promenez pas dans les rues pendant les alertes. Les Allemands ont installé sur les bords de la Seine une énorme défense et il peut tomber des éclats d'obus. La canonnade ici à Neuilly est effroyable. Les vitres tremblent et on croirait qu'on a tiré sur la maison.

Ma seule consolation est alors de me dire que le manuscrit de mon œuvre est à l'abri chez vous.

Fichez-vous de moi, mais je vous jure que je mourrais bien plus tranquille sachant que mon manuscrit est à l'abri.

Comme vous vous en doutez, je fais à Drieu (1) une cour de tous les diables. Vous savez que ça a manqué casser entre nous la semaine dernière ? Il est aussi bête que vous, lui aussi s'est figuré que je m'imaginai qu'il me désirait ! C'est décidément une maladie chez les messieurs. Ils croient tous qu'on croit qu'ils vous désirent. Faudra-t-il que je me promène avec une pancarte sur la poitrine ? « Chers messieurs, attention ! il est bien entendu que je ne crois pas que vous me désirez. Je crois que je vous désire moi et c'est bien différent.

Comme les êtres se mettent peu à la place les uns des autres, est-ce si difficile de me comprendre ?

a) Le désir physique d'un homme ne m'intéresse pas. Je ne trouve pas ça admirable du tout, du point de vue de la femme, qu'un homme vous désire. J'en éprouve même un certain mépris. Des crétins et des sagouins.

b) Ce qui me touche par contre du fond du cœur, ce qui fait que j'aime et admire à mon tour, c'est qu'un homme ait de la sympathie pour mes idées, du respect, etc. Je veux qu'on me comprenne et je veux, dans une certaine mesure, qu'on m'admire.

c) Les hommes qui remplissent ces conditions, j'ai une envie violente de les épouser alors que ceux de la première catégorie me laissent froide.

Ce n'est pourtant pas sorcier, cela ! Cela m'a l'air tout à fait naturel. Cela veut dire en somme que je n'éprouve le désir d'épouser que lorsque je me trouve en face d'un homme de qualité excellente, que les autres je les évite instinctivement. J'ai eu envie de vous épouser. J'ai aussi eu envie d'épouser Drieu et j'ai dû laisser transparaître ça dans les lettres que je lui ai écrites (je me croyais pourtant d'un détachement parfait ! j'étais sûre que je ne l'avais pas embêté !) mais de là à imaginer que je suis

si bête ou si folle pour croire que vous me désireriez, vous ou lui ! Mais non, je ne le crois pas, je ne l'ai jamais cru.

Je vous supplie, si vous en avez l'occasion, de faire entrer cette vérité dans le crâne de Drieu. Il voulait « m'expliquer ». Comme si c'était à lui d'expliquer ! Il a besoin qu'on lui explique, tout au contraire.

A vous Rilet.

Alice.

Un problème affreux, Rilet. Les hommes ne songent donc à épouser que lorsqu'ils désirent ? Quand ils aiment comme je veux être aimée (compréhension, respect, amitié), ils n'épousent donc jamais ? Voilà la deuxième expérience que je fais et je commence à prendre peur. Je demande donc l'impossible ?

ooo



Pierre Drieu La Rochelle

Note : (1) **Pierre Drieu la Rochelle**, né le 3 janvier **1893** dans le X<sup>e</sup> arrondissement de Paris et mort dans la même ville le 15 mars **1945**, est un écrivain français.

Drieu et Montherlant s'appréciaient. Tous deux se suicidèrent.

Ancien combattant de la Grande Guerre, romancier, essayiste et journaliste, dandy et séducteur, européiste avant la lettre, socialisant puis fascisant, Drieu de toutes les aventures littéraires et politiques de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et **s'engagea en faveur de la Collaboration** durant l'Occupation de la France par l'Allemagne nazie.

Directeur de *La Nouvelle Revue française* à la demande de Gaston Gallimard, en remplacement de Jean Paulhan qui devient son assistant et son ami, Drieu sauve la vie de plusieurs écrivains prisonniers parmi lesquels Jean-Paul Sartre, dont il aurait facilité la libération selon Gilles et Jean-Robert Ragache, et Jean Paulhan, qu'il aide à s'enfuir.

Très séduisant, Drieu connaît auprès des femmes un mal-être qui se manifeste par une sorte d'impuissance à trouver du plaisir. Louis Aragon n'est pas insensible à son charme, malgré leurs opinions politiques qui deviendront opposées par la suite. Il crée même un personnage ayant les caractéristiques de Drieu : *Aurélien*, qui a la même ambiguïté et qui incarne d'une certaine manière le mal du siècle romantique. Il est, comme le dit Maurizio Serra dans *Les Frères séparés*, *Drieu la Rochelle*, *Aragon*, *Malraux*, face à *l'Histoire*, un « égaré ». Les œuvres de Drieu ont pour thèmes la décadence d'une certaine bourgeoisie, l'expérience de la séduction et l'engagement dans le siècle, tout en alternant l'illusion lyrique avec une lucidité désespérée, portée aux comportements suicidaires. *Le Feu Follet* (1931), *La Comédie de Charleroi* (1934) et surtout *Gilles* (1939) sont généralement considérés comme ses œuvres majeures.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir, 2 avril 42

Cher Rilet,

Ci-joint la dernière lettre que j'ai reçue de la représentante de Mme Neumann à Paris ; j'ai souligné la phrase où elle m'écrivait : « Croyez-moi, personne ne vous fera de procès. » Quant à essayer de m'entendre avec Mme Neumann par correspondance, vous savez que j'ai essayé, à plusieurs reprises. Je n'ai jamais eu de réponse.

Voici, en gros, les différences entre mon livre tel qu'il a paru au Sagittaire et tel que je vous l'ai remis l'autre jour tapé à la machine.

1°) La partie « **Fêtes** de la mort » une cinquantaine de pages, est entièrement inédite.

2°) La partie : « **Sources** du moi inconnu ». Les 4 premiers chapitres sont, à peu de chose près, la copie des 4 premiers chapitres parus au Sagittaire. (1)

Quant aux chapitres 5-6-7 et 8, ils sont fortement remaniés. J'ai enlevé beaucoup de pensées, j'en ai ajouté de nouvelles. Toute l'idée « immortalité » a été notamment creusée et développée.

L'idée d'immortalité est en effet beaucoup plus claire dans mon esprit aujourd'hui qu'il y a quelques années ; le livre a progressé dans ce sens, une vision plus nette de ce qui constitue l'immortalité.

Rilet, j'espère que vous convaincrez ces gens, chez Corrêa ou ailleurs. Le livre une fois paru et mis en lumière, je suis absolument certaine qu'il m'apporterait les plus flatteuses admirations. Je recevrais 10-15-20 lettres comme celle de Drieu et vous savez ce que cela signifie pour moi : parmi ces admirateurs il s'en trouvera un qui sera libre et qui pourra songer au mariage.

C'est la seule et unique façon que j'ai de me marier puisque je refuse de me marier dans le milieu qui est le mien et parmi les gens que mes parents pourraient connaître. Que voulez-vous ? J'ai le désir violent en moi de monter plusieurs échelons, d'épouser un homme d'une noblesse et d'une spiritualité infinies au lieu du marchand d'engrais chimiques (2) que le sort me préparait.

Ce désir chez moi est-il « bien » ou est-il « mal » ? Je m'en fous, il est en tout cas moi-même. S'il y a quelque chose dont je me félicite, c'est de n'être pas « sortie » quand j'avais vingt ans. Je l'ai fait avec une obstination d'âne rouge, mais cette obstination, je vois aujourd'hui que c'était le vrai.

Que dire encore, Rilet ? Vous voyez que ce livre n'est pas autre chose pour moi qu'une gigantesque annonce de mariage comme on en lit dans la « Gerbe » ; « Jeune femme, bien sous tous les rapports, cherche monsieur digne d'elle. »

Je sais très exactement ce que je veux : quelqu'un comme vous ou comme Drieu. Et je sais aussi ce que je ne veux pas : celui que mon milieu familial aurait pu m'offrir. Et pour réaliser ce déni, un seul moyen : la notoriété.

Je viens mardi à la Bibliothèque et sans doute tous les jours jusqu'à samedi où elle ferme 15 jours. Je vous apporterai la « Conversion ratée ».

Préparez pour moi le chapitre « Enjouement » que j'écrirai pendant les 15 jours de fermeture.

Amicalement à vous,

Alice

P.S. La radio allemande dit que des bombes anglaises auraient été lancées à Marly pendant les dernières alertes.

Notes:

(1) Alice Poirier, *Aux sources du Moi inconnu*, Editions du Sagittaire, 1940, et Calmann-Lévy, 1943.

(2) Le père d'Alice, M. Auguste Poirier, mort à 103 ans, avait fait fortune dans les engrais chimiques.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir, 11 avril 42

Mon cher Rilet,

J'ai remarqué que votre voix était beaucoup plus suave au téléphone le soir que le matin : pourquoi cela ?

Je voudrais que vous lisiez attentivement ces vingt pages de « conversion ratée » et que vous me disiez si l'image que j'ai donnée de vous vous paraît juste.

Première vertu du critique : la compréhension, l'intelligence. Si je vous ai compris tout de travers, évidemment c'est mauvais.

Je voulais profiter de ces 15 jours pour mettre sur pied le chapitre « Enjouement », l'autre pivot du livre (le reste, après, coulera avec une extrême facilité.), mais vous ne m'avez pas du tout aidée pour cet « enjouement ».

J'aurais voulu notamment que vous me donniez quelques détails amusants sur l'enjouement dans votre [vie] privée » ; vous y faites souvent allusion.

Et puis j'aurais voulu savoir en détail vos idées sur l'héroïsme : je crois que pour vous, l'héroïsme est une sorte de jeu, en tout cas pas du tout un sacrifice. Il faudrait finir ce chapitre par un magnifique développement sur l'enjouement et la supériorité, l'enjouement apanage du héros et de l'artiste. Pour tout cela, vous auriez dû me donner quelques tuyaux.

Pourquoi n'irions-nous pas une après-midi dans mon jardin en prenant le train de 3h1/2 à la gare Montparnasse ? Nous aurions ainsi tout loisir pour causer. Vous pourriez aussi venir à Neuilly, mais quand mes parents sont loin ; ils s'absentent une fois tous les 15 jours pour changer les draps de lit de mon frère à Boulogne, dans sa garçonnière : vous pourriez donc venir ce jour-là.

Rilet, le livre sur vous a l'air de s'annoncer bien et il sera en tous cas très rapidement écrit dès que j'aurai fini l'enjouement. Vous remarquerez que ce sera une étude philosophique sur vous : ne sortons pas de nos capacités.

Et il faudra bien sûr que j'insiste sur cette morale chez vous basée sur le mépris (*Lettre d'un Père à son Fils. Chienne de Colomb-Béchar. Article du Solstice sur la « qualité »*) (1); je crois que je mettrai ça dans le dernier chapitre « Le Précurseur ».

Vous avez vu la N.R.F. d'Avril ; Thérive vous tresse des lauriers.

Quant à notre cher Drieu, il est plongé dans Ezéchiel. Très embêtée que je n'aie toujours pas pu établir le contact avec Drieu. Vous avez fait une fichue bêtise en lui reprochant sa soi-disant « imprudence » à mon égard. Comme si vous-même, vous n'aviez pas été 20 et 40 fois plus imprudent ! Après tout, qu'a-t-il fait comme imprudence ? Il m'a simplement écrit : « Je vous désire » en état d'ivresse ; eh bien ! Ce n'est pas grand-chose et il y a beau temps que vous m'avez mithridatisé contre toute espèce de déception sentimentale.

Je vous supplie de remettre les choses au point avec lui, de le rassurer de toutes façons et de lui demander de venir à la Bibliothèque. J'aime Drieu, c'est un des bijoux du bouquet que je me construis et je ne veux en aucun cas le perdre. Dites-lui aussi que je suis aussi réservée dans les gestes que je le suis peu dans mes lettres...

Au revoir Rilet, on a envie de terminer ses lettres par « bonnes sirènes ». Je mets sous votre protection mon « *Christianisme meurt-il ?* » qui, s'il est bien lancé, me donnera tout.

Alice

Notes (1) :

(a) *Lettre d'un père à son fils* (fragments), écrit en 1932, publié en 1934, et dans *Service inutile*, 1935, Essais de Montherlant, Pléiade, nrf, p. 724.

(b) *La Chienne de Colomb-Béchar*, paru dans *Les Nouvelles littéraires* en 1931, et publié dans *Service inutile*, 1935, Essais de Montherlant, Pléiade, nrf, p. 641.

(c) *La Qualité*, article publié dans *Service inutile* 1935, Essais de Montherlant, Pléiade, nrf, p. 896.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 17 avril 42

Rilet,

Ci-joint une lettre de Chateaubriant (1). Je lui avais envoyé il y a deux mois, un article de trois pages sur l'immortalité, extrait de mon « *Christianisme meurt-il ?* »

« Peut-être », ça ne veut évidemment pas dire grand-chose. N'empêche, je suis contente qu'il ait écrit. Et remarquez que Chateaubriant a plus ou moins l'esprit « prophétique » : il est donc susceptible de s'intéresser à moi. Je lui ai envoyé mes « Sources ». Je lui avais déjà envoyé ces « Sources » en décembre 1940 mais sûrement il ne les a jamais lues ; je suppose qu'il est assez distrait (Drieu disait à la N.R.F. qu'il ne savait même pas le nom de ses collaborateurs.) Vous me rendrez la lettre quand vous me verrez.

Je vous souhaite une bonne fête, cher Rilet, et c'est pour ça que je vous écris. Que la « nuit sainte » soit sans sirènes. Viendrez-vous respirer les lilas dans mon jardin ?

Je profite de ces quinze jours de répit à la Bibliothèque pour semer toutes sortes de légumes. J'alterne ça avec la composition du chapitre « Enjouement », qui est très dur. Il faudrait que vous me donniez un peu d'inspiration. Je suppose que votre vie privée tout entière est conçue comme un « jeu » et vous devriez me donner des tuyaux à ce sujet.



Douceur de mon amitié avec vous. Comme je me trouve bête aujourd'hui de vous avoir poursuivi quinze ans de mon « amour » ! Mais cet amour cachait l'amitié. Nous avons poursuivi l'expérience jusqu'au bout et la statue nous a été dévoilée : or sur or.

C'est beau d'aimer ainsi. Si j'avais « rompu » avec vous, comme de bonnes âmes me l'ont conseillé, si ma « dignité » m'avait forcée à rompre, je ne vous eusse pas aimé comme je vous aime. Et quelle merveille de trouver dans cet amour ce que je m'imaginai le moins y être : son absolu détachement ! Cela m'est aujourd'hui égal d'en épouser un autre : oui. Je veux seulement que vous viviez – et je veux votre amitié.

Quant à me marier, eh bien ! j'en ai toujours autant envie mais si vous ne voulez pas, il y en a d'autres et en tous cas, je ne serai pas privée de votre amitié.

Pourquoi me suis-je dit pendant quinze ans que si je ne vous épousais pas, ce serait la fin de tout ? Je me dis aujourd'hui que chaque être qui admirerait mes idées, je l'épouserais volontiers. C'est drôle. Je vois mes idées d'il y a dix ans et elles me paraissent des monstres incompréhensibles. Encore une fois c'est Drieu qui a fait le miracle ; le jour où j'ai vu que je pouvais en aimer un autre, la prison était ouverte.

**Loi : la vie résout des problèmes que l'intelligence est à jamais incapable de résoudre et elle les résout avec la plus grande facilité, comme en se jouant. (2)**

Vous vous êtes acharné pendant 15 ans à « m'expliquer » mon erreur. Mais je ne pouvais pas comprendre puisqu'à ce moment je n'aimais que vous. Quand vous me disiez : « Il y en a d'autres », ça me paraissait une sinistre ironie. Et pourtant c'était ça la vérité : il y en a d'autres. Je commence à croire moi aussi que les douleurs morales ne sont pas trop respectables. Ce sont toujours des douleurs d'imagination, des fumées. J'ai souffert de vous et j'ai souffert bêtement.

Au revoir, Rilet, bonne fête !

Alice

Notes : (1) **Alphonse de Chateaubriant** naît en 1877 dans une **famille noble** originaire des Pays-Bas établie dans la région d'Angers. Après des études au Lycée Clemenceau de Nantes, il fait l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, mais ne s'engage pas dans une carrière militaire. Il a surtout vécu entre Piriac-sur-Mer où se trouve sa propriété, Nantes et le Poitou. Il épouse à Saint-Nazaire, par contrat du 18 mai 1903, Marguerite-Eugénie-Thérèse Bachelot-Villeneuve, dont il a deux fils, Guy et Robert. Pendant la Première Guerre mondiale, il vit aussi à Versailles, rue de l'Orangerie et ses enfants vont au lycée Hoche, sa famille faisant des allers et retours à Saint-Nazaire, pour causes de mauvais ravitaillement. Plus tard, il rencontre la poétesse Gabrielle Lesfort. Elle a eu de son premier mariage deux fils, dont l'historien André Castelot, qui devient son secrétaire particulier. C'est donc ce terroir régional du grand Ouest qui constitue la matière de ses livres, à commencer par *Monsieur des Lourdines*, prix Goncourt 1911. Romain Rolland, avec qui il s'est lié d'amitié, voit alors dans ce premier ouvrage « un livre à rendre en un mois son auteur célèbre dans le monde entier ». Vient ensuite *La Brière*, pour lequel il reçoit en 1923 le Grand prix du roman de l'Académie française et qui est l'un des plus forts tirages de l'entre-deux-guerres avec 600 000 exemplaires vendus. Le livre est traduit dès 1924 en allemand, puis en anglais, et est publié par 26 éditeurs différents. En 1927, il publie *La Meute*. Quand éclate la Première Guerre mondiale, Chateaubriant — qui sert comme ambulancier — écrit à sa femme et à Romain Rolland des lettres qui montrent son bouleversement. Lorsqu'arrive enfin la paix, l'écrivain est convaincu de la nécessité pour la France de se réconcilier avec l'Allemagne afin d'éviter une nouvelle guerre. Germanophile, catholique horrifié par le communisme athée, partisan de l'ordre, il est séduit par le national-socialisme d'Hitler, y voyant un retour à l'esprit de la chevalerie, auquel il mêle une mystique catholique, manifeste dans *La Réponse du Seigneur*. En mai 1937, à l'issue d'un voyage en Allemagne, il publie *La Gerbe des forces*, où **il n'hésite pas à se prononcer en faveur de l'idéologie hitlérienne**, voyant une sorte de compatibilité entre le christianisme et le nazisme. Le 13 août 1938, **il rencontre même à Berchtesgaden Adolf Hitler**, qui lui apparaît comme un nouveau Messie. Il est de ceux qui se sont tout de suite rangés du

côté de la collaboration. Sous l'Occupation, il préside le groupe Collaboration et dirige, de juillet 1940 à mai 1941, **La Gerbe**, périodique qui se veut un « hebdomadaire politique et littéraire ». Le rédacteur en chef en est Marc Augier (connu après-guerre sous le pseudonyme de Saint-Loup). Le premier exemplaire paraît le 11 juillet 1940. On y trouve les signatures de Jean Giono, Paul Morand, Jean Cocteau, Marcel Aymé, Sacha Guitry, etc. L'hebdomadaire défend l'idée d'une Europe aryanisée, débarrassée du bolchévisme, proche des thèses du RNP de Marcel Déat, s'éloignant alors du pétainisme maréchaliste. Il soutient la Légion antibolchévique en participant à un meeting de Jacques Doriot. En 1944, quand les troupes alliées approchent de Paris, Chateaubriant se réfugie en Allemagne où il se trouve déjà quand, le 17 août, paraît le dernier numéro de *La Gerbe*. Le Comité national des écrivains (CNE) inscrit alors son nom sur la liste des auteurs qu'il juge indésirables. Après l'écrasement de l'Allemagne, Alphonse de Chateaubriant se réfugie en Autriche, où il vit à **Kitzbühel**, se faisant appeler « D<sup>r</sup> Alfred Wolf ». **C'est donc par contumace qu'il est frappé d'indignité nationale et condamné à mort le 25 octobre 1945** par la sixième section de la Cour de justice de la Seine ; le mandat d'arrêt lancé contre lui avec ordre de le conduire au fort de Charenton ne l'atteignit jamais dans le **monastère du Tyrol où il s'était réfugié et où il mourut en 1951** après avoir publié une *Lettre à la chrétienté mourante*. Ses œuvres, à l'instar de celles d'Henri Béraud par exemple, semblent aujourd'hui tombées dans un relatif purgatoire en raison de l'implication de leurs auteurs dans la collaboration, même si sa cote reste très forte auprès des bibliophiles du fait de la qualité de ses textes et de celle des illustrateurs (Jean Frélaut, Mathurin Méheut, René-Yves Creston, Henry Cheffer, etc.) qui ont rehaussé ses livres, notamment *La Brière*.

#### Ses œuvres :

*Le Baron de Puydreau* (nouvelle), 1908

*Monsieur de Buysse* (nouvelle), 1909

*Monsieur des Lourdines – Histoire d'un gentilhomme campagnard* (Prix Goncourt), Grasset, 1911. Réédition G. Crès & Cie, 1924, portrait de l'auteur gravé sur bois par Paul Baudier Repris dans : *Gens de Vendée*, Omnibus, 1996 (comprend : *Les Mouchoirs rouges de Cholet*, par Michel Ragon - *Les Louves de Machecoul*, par Alexandre Dumas - *Monsieur des Lourdines* - *La terre qui meurt*, par René Bazin) (ISBN 2-258-04206-2).

*La Brière* (roman - Grand prix du roman de l'Académie française), Grasset, 1923 ; dernière réédition Grasset, 1985 (ISBN 2-246-11063-7)

*La Meute*, éd. du Sablier, 1927 ; réédition chez Grasset (coll. Pour mon plaisir) en 1935

*Locronan*, Cahiers libres, 1928

*La Réponse du Seigneur*, Grasset, 1933 ; dernière réédition Grasset, 1967 (ISBN 2-246-11082-

*La Gerbe des forces*, Grasset, 1937 ; réédition aux éditions de l'Homme libre, 2005

*Le bouquet fané* (illustrations de Bernard Roy), Tisné, 1937

*Les pas ont chanté*, Grasset (coll. Le trentenaire), 1938

*Lettre à la chrétienté mourante*, Grasset (coll. Les cahiers verts), 1951

*Des saisons et des jours... Journal de l'auteur, 1911-1924* (avec 7 dessins originaux de l'auteur) ;

*Procès posthume d'un visionnaire*, Nouvelles Éditions latines, 1987

*L'Acte intérieur*, Nouvelles Éditions latines, 1992

*Fragments d'une confession – De la sainteté*, éd. de Paris, 2004 (ISBN 2-85162-134-3)



Alphonse de Chateaubriant  
(1877 Rennes-1951 Autriche)

ooo

(2) Deux traits au crayon rouge tracés par Montherlant dans la marge face à cette « pensée » d'Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi soir, 28 avril 42

Cher Rilet,

Avez-vous vu cet article sur vous dans La Gerbe ? Il est plein d'erreurs dont je vous signale les plus grosses :

- a) Vous auriez été l'hôte du Führer en 1929 à Nuremberg
- b) On ne retrouverait pas dans votre œuvre l'idée de responsabilité envers soi-même !

Je me demande qui a écrit ça. Un Allemand peut-être mais comment un Allemand pourrait-il ignorer que l'avènement du Führer date de 1933 ? Par conséquent, en 1929, non seulement vous n'êtes pas allé en Allemagne mais il n'y avait même pas de Führer.

J'ai toujours pensé que la première qualité du critique devrait être l'exactitude.

Le chapitre « enjouement » est horriblement dur, je n'ai encore écrit que six pages. C'est vrai que j'ai alterné ce travail avec les travaux de bêchage et de semis dans mon jardin. Mon jardin va maintenant me prendre un peu du temps qui vous était consacré. Je pense quand même avoir fini ce livre dans le courant de l'été. Depuis 15 ans que j'y travaille, ce n'est pas trop tôt. J'ai ensuite comme projet un livre où

seront relatées mes expériences de cœur. Titre : « Les Carnets de Jeanne Sabourin ». Mais puisque en sommes à ce moment à l' « enjouement », je vous demande ceci, Rilet : quelques anecdotes concernant le jeu dans votre vie privée. Cela rehaussera le chapitre.

Toujours aussi enragée à essayer de construire mon bonheur. Dans ma pensée, ça se fait en trois temps :

a) premier temps : la notoriété. Elle m'est absolument indispensable. Ma figure en effet, ou mon habileté, sont tout à fait insuffisantes pour obtenir ce que je désire. Moi si démunie, moi dont personne n'a jamais demandé la main, c'est fou le nombre de gens que je refuserais s'ils me la demandaient. J'accepterais vous ou j'accepterais Drieu, c'est absolument tout. Tous les autres que je connais seraient refusés. Eh bien, quand on a ces désirs-là et qu'on n'est ni belle ni mondaine, il faut être célèbre. Voilà 20 ans que je me redis ça et c'est pourtant vrai.

b) deuxième temps : des messieurs très bien m'écrivent comme Drieu m'a écrit. Mais Drieu était blasé. Il s'en trouve un qui ne l'est pas.

c) troisième temps : le candidat demande ma main à vous d'abord, à Drieu ensuite (au cas où vous l'accorderiez). Si vous ne l'accordez pas ? Eh bien alors, c'est vous qui m'épousez. Et si vous l'accordez et Drieu pas ? Alors, c'est Drieu...

Vous constatez que tout est réglé à l'avance. Je ne navigue pas au hasard. Mais la vie ne déjoue-t-elle pas tout ce qu'on avait prévu ? Une seule chose est certaine : l'homme que j'épouserai m'aura choisie librement et intelligemment. Et moi, de mon côté, ne l'aurais-je pas choisi puisque je refuse délibérément tous ceux qui pourraient m'aimer pour ma figure ? Puisque je ne veux qu'une chose : qu'on m'aime pour ma vertu.

Au revoir, cher Rilet. Je viendrai, sauf imprévu, lundi à la Bibliothèque.

Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**20 mai 1942**

(En dessous de cette lettre, un remarque manuscrite ajoutée par Alice ( ?) postérieurement : « 20 mai 42, Faux nom. Fausse adresse »). Expéditeur : Mr Dumont, Hôtel Muraour à Grasse, Alpes Maritimes.

20 mai. Chère amie,

Je pense que cette carte va se croiser avec une vôtre. Je dois vous avouer que j'ai oublié d'emporter votre livre pour votre amie du Midi.

Lyon, Marseille et ici sont lamentables comme ravitaillement ; mais, grâce aux « colis », je m'en sors mieux encore qu'à Paris : c'est le charbon de mes chefs-d'œuvre.

Je rentre toujours le 20 juin.

Ne faisant que travailler, en plein air, de 9h du matin à 9h du soir, je ne vois rien de particulier à vous dire. Ne lisant pas même les journaux, j'ignore si vous êtes toujours arrosée.

Comme il est facile de vivre à l'écart de tout, quand on a quelque chose en soi-même !

A vous

Dum. (Pour Dumont, nom d'emprunt choisi parfois par M. NDLR)



Carpe

www.delcampe.net

ooooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**11 juin 1942**

**Grasse, Hôtel Muraour et de la Poste**

Chère amie, votre nouvelle avec Corrêa m'ennuie sans beaucoup me surprendre. A moins d'y avoir un intérêt de snobisme qui ne se présentait pas pour le vôtre (même s'il s'agit d'un nom connu), un éditeur n'édite pas un livre de « spéculation » comme le vôtre, où il perdra de l'argent.

Il faudra trouver la combinaison pour prendre la chose « par la bande ».

Il fait ici toujours très beau. Je rentre vers le 25.

Les gens de ce pays-ci (la zone non occupée) croient fermement à la fin de la guerre avant l'hiver. Pour moi, j'ai peine à y croire.

Bien cordialement votre,

M./

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

**jeudi soir, 25 juin 1942**

Cher Rilet,

Je suppose que vous êtes rentré ces jours-ci puisque vous m'envoyez votre « Vie en forme de proue ». Merci pour la dédicace adorable : elle m'a été droit au cœur. Vous m'aimez, Rilet, comme je veux l'être, comme, dans le plus profond de moi, j'approuve de l'être.

Je n'ai encore lu que l'Avant-Propos mais il y a de bonnes choses dans ce morceau. ? J'aime que l'auteur voie en vous un précurseur, j'aime qu'il insiste sur cet

Equinoxe de Septembre (1) qui a été mal compris et mal jugé au moment où il a paru et dont on peut voir aujourd'hui qu'il était souvent prophétique.

Mais j'aime moins qu'il insiste sur votre « désir de servir ». C'est absolument faux selon moi. Il n'y a aucun « désir de servir » chez vous ; à peine avez-vous noté le mot « service » que vous ajoutez d'ailleurs « inutile », un mot qui le brise et le détruit. Barrès avait le désir de servir : vous pas. Il parle aussi de ces deux qualités maîtresses en vous : « vitalité » et « hauteur ». Je dirais plutôt « intelligence » et « hauteur ». Ou « intelligence » et « vitalité ».

Ce chapitre « Enjouement » que j'écris sur vous est dur. Il n'est pas encore fini, vous savez. J'espère pourtant bientôt l'avoir à point et vous l'apporter.

Je suis embêtée avec Drieu. Je lui ai écrit, depuis l'année dernière, vingt-cinq lettres d'amour plus belles les unes que les autres. Il a lu (je suppose) mais il n'a jamais répondu.

Tristesse. Avec quel élan, je répondrais si on faisait le moindre geste vers moi ! Mais on ne le fait jamais. Je me demande si c'est ma laideur qui éloigne ainsi les messieurs ou mon absolue pureté : ce peut être l'une et l'autre. Un être absolument pur ne pourrait pas être heureux : croyez-vous cela ? Cela irait en tout cas avec toute ma philosophie ; Dieu donne la sérénité et le calme, il ne donne pas le bonheur.

Je suis embêtée aussi avec mon œuvre qui est maintenant au point et que je veux voir paraître. Comment faire ? J'ai écrit une belle lettre de deux pages à Albin Michel en développant un peu le sujet : ils ont demandé à voir le manuscrit, et ils m'ont écrit qu'ils l'examineraient de très près pour voir s'ils pouvaient en envisager la publication. Je leur ai donc porté il y a 8 jours un de mes deux exemplaires dactylographiés.

Que me conseillez-vous, Rilet ? Je voudrais que ce livre paraisse, et autant que possible, lancé par un éditeur qui m'aimerait, qui aimerait mes idées. Mais ça me paraît dur d'arriver par mes seules forces. Jusqu'à présent Corrêa a refusé et les Presses Universitaires ont refusé. Un troisième refus et je sens que je perdrais tout à fait courage.

Est-ce que nous nous voyons la semaine prochaine, Rilet ? Téléphonez-moi à 9 heures un de ces jours.

Bien amicalement à vous,

Alice

Note : (1) **L'Equinoxe de septembre**, coll. "Le trentenaire", 1ère série, 6, Bernard Grasset, Paris 1938, 269 p. [textes écrits à partir de 1936]. Ce livre contient notamment "Le parapluie du samouraï", pp. 37-51, (texte d'une conférence prononcée le **11 janvier 1938** au groupe "Rive gauche", sous les auspices du Comité France-Allemagne, avant un exposé d'Otto Abetz sur "La jeunesse allemande et le bonheur") ; et "La France et la morale de midinette", pp. 201-231, texte d'une conférence prononcée le **29 novembre 1938** au groupe "Rive gauche".

Dans *L'Equinoxe de Septembre*, livre d'une grande beauté, Montherlant montre avec force son horreur de l'accord de Munich et sa recommandation de ne pas reculer face à l'Allemagne. Il fut un des rares écrivains français partisan d'une guerre sans attendre plus longtemps.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi soir 2 juillet 1942

Cher Rilet,

Je veux causer un petit peu avec vous. Je pense que vous allez me téléphoner quand vous aurez moins à faire et que nous nous verrons.

Pas de nouvelles encore d'Albin Michel. Du reste, ils m'avaient écrit « environ trois semaines ». Il y aura trois semaines seulement vendredi de la semaine prochaine.

Je n'espère ni ne désespère : tout dépend sans doute de l'humeur dans laquelle ces gens liront le bouquin. Tout de même, ils ne m'ont pas découragée à l'avance comme ils l'ont fait chez Corrêa ; je leur ai simplement envoyé une lettre et il suffisait qu'ils laissent la lettre sans réponse pour que je ne leur communique pas non plus mon manuscrit : ce sont eux qui l'ont cette fois demandé.

Tout de même n'espérons pas trop : j'ai trop fait d'expériences désagréables. Mon livre est d'ailleurs magnifique – tonique et parfaitement sain pour les gens forts – virulent et d'un danger extrême pour les faibles et les imbéciles.

Un lecteur a, paraît-il, dit des Sources, que c'était une « mauvaise action ». Je me réjouis infiniment. Ce jugement piège le lecteur et je ne toucherais pas pareil individu même avec une pincette. Etre détestée ! Comme j'aime cela !

Aimez-vous être détesté, Rilet ? Il me semble que je bois une chartreuse d'avant-guerre pleine de sucre et d'alcool. J'aime encore mieux ça, je crois, que d'être aimée.

A propos d'amour, écoutez-moi. J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. J'étais avec Drieu et des amis à lui dans un salon. Puis, il s'est allongé sur le sofa et je me suis couchée à côté de lui. Il me prenait les mains qu'il passait ensuite sur son visage comme s'il m'apprenait. Et j'apprenais avec un enchantement et une rapidité merveilleuse. Il me parlait de lui et je le caressais toujours. Jamais je ne me suis sentie si heureuse – en rêve malheureusement.

Je me demande ce que tout cela signifie et d'où me vient cette drôle d'idée (que je n'ai jamais eue) que le monsieur devait « apprendre » quelque chose à la dame.

Cela veut en tous cas dire que je le désire. Quel embêtement ! Quand il n'y a rien à tirer de lui ! Quand il est encore plus blasé, plus loin de ces choses que vous ! Je me demande qu'est-ce qui me guérira jamais de cette effroyable maladie. Dire que je traîne ça comme une tunique de feu depuis l'âge de vingt-quatre ans !

C'est effroyable, je le sais bien. J'aurais dû vous connaître quand vous aviez seize ans – ou connaître Drieu quand il avait 16 ans. Je ne suis plus au même niveau, je le sens bien car moi j'ai toujours 16 ans. Je les ai éternellement et éperdument.

A vous Rilet, ne soyez pas triste par ce que je vous dis.

Alice.

Je me sens réconfortée par les victoires de l'Allemagne. Comme je souhaite son triomphe final ! Y croyez-vous à nouveau ?

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 14 juillet 1942, soir

Rilet,

Je m'interroge sur vous et sur Drieu. Je le fais en parfaite franchise, en parfaite honnêteté, après deux ans de réflexions incohérentes et chaotiques. Maintenant, tout se clarifie, il me semble que je vois tout.

Laissez-moi vous communiquer ces réflexions, c'est un bel exemple de psychologie féminine et qui peut vous servir pour vos livres.

- Est-ce que je crois que vous m'aimez ?

- Oui, je le crois. Vous l'avez nié cent fois mais vous mentez. Vous m'aimez.

- Est-ce que je crois que vous me désirez ?

- Non.

- On peut donc aimer sans désirer ?

- Apparemment.

- Et moi, est-ce que je vous aime ?

- Oui.

- Est-ce que je vous désire ?

- Oui, et comment ! Au moins « je vous ai désiré » : le passé.

- Est-ce que je crois que Drieu m'aime ?

- Oui, car alors la lettre qu'il m'a écrite serait un mensonge. Tout de même, je le connais moins que vous, je suis moins sûre de cet amour que je suis sûre du vôtre.

- Est-ce que je crois qu'il me désire ?

- Non.

- Et moi, est-ce que je l'aime ?

- Oui.

- Est-ce que je le désire ?

- Oui. Et pas seulement au passé. Maintenant. En ce moment.

Je me demande ce qu'il va sortir de ce triple bouquet de sentiments. Il peut ne rien sortir. Mais il peut aussi sortir quelque chose. J'essaie de prévoir, de deviner.

Il est un fait ; c'est que j'agis pour tirer à moi Drieu, exactement comme j'ai agi pour tirer vous à moi. Cela n'a pas réussi avec vous : peut-on jurer, de façon sûre et certaine, que ça ne réussira pas avec Drieu ?

Il est blasé, je sais, usé peut-être par trop de couchages. Mais moi j'emploie une terrible force. Force aussi terrible qu'avec vous et augmentée, de plus, de mon expérience avec vous.

Continuons l'interrogatoire. :

- Est-ce que je crois que, arrivant à mes fins avec Drieu alors que je n'y suis pas parvenue avec vous, vous vous réjouiriez purement et simplement, comme un ami se réjouit du bonheur de son amie ?

- Chose stupéfiante, et bien que je sois persuadée que vous ne me désirez pas, je ne crois pas cela. Vous seriez embêté et même salement embêté.

- Vous sachant, en mon âme et conscience, « salement embêté », est-ce que je renoncerais pour cela à Drieu ?

- Cri final. Non. Non et non.

- J'aime donc mon bonheur plus que vous ? J'accepterais de vous faire pleurer pour être heureuse ?



- Apparemment. Et qui, plus est, je m'approuve dans ce que je reconnais être, au fond de ma conscience, tout de même une « certaine » cruauté. Voilà, Rilet. Excusez-ma franchise mais j'aime voir clair, ne pas patauger au hasard.

Très amicalement,

Alice.

Méfiez-vous de Drieu, Rilet. De Drieu et de moi. Paulhan, Pierre-Quint, Hazard, ce n'était rien, mais Drieu et moi ! S'il n'est pas encore trop tard (mais je crois qu'il est trop tard), je vous crie : casse-cou ! (1)

Note : (1) Pourquoi « casse-cou » ? Souhaite-t-elle faire peur à Montherlant qui lui a pourtant répété à plusieurs reprises qu'il n'avait pour elle pas la moindre goutte d'amour ? Agite-t-elle une menace d'indiscrétion ? Cette « menace » d'Alice n'est pas pour améliorer sa relation avec Montherlant. Alice s'illusionne en faisant croire que, s'il n'a pas d'attirance pour elle, avec Drieu elle vivra autre chose ! (Henri de Meeûs)

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir, 7 août 1942,  
Neuilly

Mon cher Rilet,

Je lis dans « Je suis partout » un article sur le Comité de contrôle du papier d'édition.

C'est bien ce que vous me disiez et je comprends que dans ces conditions mon manuscrit reste en panne. Tout de même, une situation si anormale doit prendre fin, je pense. Il faut évidemment que vous vous occupiez d'abord de vous, Rilet. Mais pensez à moi tout de suite après.

J'aime Drieu – moins que vous d'ailleurs. Si vous tombiez tous les deux dans un torrent et que j'aie la possibilité de sauver l'un en laissant l'autre se noyer, c'est Drieu que je laisserais se noyer. Signe certain que je vous aime plus. Mais si je vous aime plus, je vous désire moins, le désir est complètement crevé entre vous et moi après cette trop longue attente (ça nous a d'ailleurs permis de voir le métal or sur or dont était faite notre amitié. Si le désir une fois effondré, je m'étais détournée de vous ?

Rappelez-vous bien que chez 999 femmes sur 1000, les choses se seraient passées ainsi, mon sentiment pour vous est rare.)

Donc, je désire en ce moment Drieu de façon éclatante (tout en l'aimant moins que vous). Il faut donc que je voie ce qu'il a dans le ventre, s'il répond à ce désir ou s'il n'y répond pas. S'il y répond, c'est parfait : nous faisons l'amour. Et s'il n'y répond pas ? En ce cas, ne pas me frapper. C'est l'expérience n°2, je commence à être habituée aux refus des messieurs. (C'est drôle, toutes les femmes me disent que les messieurs ne songent qu'à ça – à faire l'amour – qu'on a un mal de chien à se défendre. Moi, c'est le contraire ! C'est moi qui ne songe qu'à ça - à faire l'amour – et c'est les messieurs qui se défendent ! Serais-je donc une femme impossible ? Eh non, je rendrais divinement heureux un homme, heureux comme on ne l'a encore jamais été. Retrouvez-vous dans cet imbroglio.)

Si donc Drieu refuse, je n'ai qu'une chose à faire : chercher d'autres cobayes et je ne le peux que par mon œuvre. Il faut donc que j'obtienne la notoriété, j'en reviens toujours là.

L'homme qui me plaira – comme vous m'avez plu, comme Drieu m'a plu – sera forcément un homme remarquable. Je ne me vois pas tombant amoureux d'une nullité, ce n'est vraiment pas possible. Une certaine « qualité » empêche ça à coup sûr. Non seulement, je « veux » un homme bien, mais je ne « peux pas » en aimer d'autre.

Je mourrai forcément vierge et désolée si on s'obstine à m'offrir comme époux des gens plus bêtes que moi – or tous ceux que ma famille peut m'offrir sont plus bêtes que moi. Vous voyez que je tourne toujours dans le même cercle. J'ai un désir fou de me marier mais ma valeur m'empêche de m'abaisser pour cela. Dans ce cas, il faudrait au moins que je sois mondaine et excessivement jolie – ce que je ne suis pas. Le mariage m'échappe donc, ce qui est pour moi une effroyable tragédie. Toujours la même chose, année après année. La notoriété me tirerait de là.

Affectueusement à vous, Rilet.

Alice.

P.S. Je voudrais que Papa vous photographie au zoo à côté du lion de l'Atlas : vous ne voulez pas ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 12 août 42

Rilet,

Avez-vous des Aldous Huxley (1) dans votre bibliothèque ? Si oui, j'aimerais que vous me les prêtiez. Je viens de lire « Contrepoint » dans la traduction française et ça m'a mise en goût. Je fais d'ailleurs mes délices de ces Anglais, Oscar Wilde, D.H. Lawrence, Huxley...

Je ne connais pas du tout la littérature allemande mais je crois qu'elle m'exciterait moins que celle-là.

Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de mon chapitre « Enjouement » et si vous voyez d'autres points à ajouter. Je suis en ce moment plongée dans les « calamités du bien ». Puis c'est votre antichristianisme qu'il s'agira d'analyser. Je me demande en quoi il ressemble à celui de Maurras et en quoi il diffère. Je connais très peu Maurras. Vous vous demandez ce que je lis à la Bibliothèque ? Les Mille et une nuits, les discussions des Jansénistes sur la grâce et la prédestination, les Anglais, c'est à peu près tout. D'ailleurs en 1h<sup>1</sup>/<sub>2</sub> de temps, on ne peut décidément pas lire assez.

**Je me réjouis en pensant que ma fraîcheur naturelle sort intacte de ces séances à la Bibliothèque. Une vraie passoire : je lis et il n'en reste rien. (2)**

Demandé sa main à Drieu, par lettre bien entendu, ce sont des choses qui chez moi se font toujours par lettres. Je me cuirasse l'âme pour l'éventualité d'un refus. En aucun cas, accepter de souffrir. La souffrance morale est trop bête, trop désespérément inutile. Je n'ai que peu souffert avec vous, Rilet. Avec Drieu j'espère, au cas d'un refus, souffrir moins encore. Je ne lui ai pas proposé deux mois d'amour, non, les choses se sont présentées avec lui tout autrement. Je lui en ai surtout montré les inconvénients qu'il y aurait de sa part à faire l'amour avec moi. Mais j'ai

ajouté que ça me ferait tellement, tellement plaisir... Enfin, si c'est un homme gentil (comme je le crois), comment dirait-il non ?

S'il dit oui, je suis forcée d'accepter ce qu'il voudra. Nous serons simplement amants s'il le veut. (Ce sera toujours mieux que de rester, si anormalement, si péniblement et affreusement, vierge à 42 ans. Et puis j'aime le courage. Ne pas reculer devant l'amour, c'est du courage.)

Si je fais l'amour avec Drieu et s'il me contente, il faudra donc que je renonce à vous, Rilet, pour toujours. Je suis honnête, bien entendu.

Un léger regret, pourquoi ne pas le dire ? Mais en même temps une grande, une profonde consolation. En ayant votre amitié, j'ai eu le meilleur de vous, vous m'aimez, dix et cent fois plus que vous aimez vos maîtresses du moment. Et que pouvais-je vouloir de vous, Rilet, autre chose que le meilleur de vous ?

J'aurais été poignardée de voir votre ennui ou votre dégoût. Comme ça, je vous aurai toujours, je me fixe à tout jamais dans votre imagination et dans votre cœur.

Amicalement à vous,

Alice

ooo

Note : (1) **Aldous Leonard Huxley**, né le 26 juillet 1894 à Godalming et mort le 22 novembre 1963 à Los Angeles, est un écrivain britannique plus particulièrement connu du grand public pour son roman *Le Meilleur des mondes*.



Aldous Huxley (1894-1963)

(2) Deux traits au crayon noir tracés par Montherlant dans la marge.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 22 août 42

Cher Rilet,

Je me demande si vous êtes embêté. Nous devrions nous revoir et je ne vous ai pas vu depuis le début mai. Je crains de vous agacer mais en même temps, je me fais des soucis. Ce sont les livraisons de papier qui font toujours défaut ? Et votre pièce ? Vous ne m'en parlez pas.

Rien de neuf de mon côté. Nous voudrions un passeport pour Aix-les-Bains mais à la mairie, on nous renvoie de mois en mois. Quant à mon bouquin, j'attends bien sûr l'occasion : il est tout prêt et le sujet est éternel, Dieu merci.

Rien de Drieu. Peut-être est-il en vacances. Il répondra naturellement ; il ne peut pas ne pas répondre.

C'est tout de même drôle de vous préférer vous, d'avoir été à peu près certaine que vous diriez « oui », et pourtant de lui avoir proposé à lui de faire l'amour. Expliquez-vous ça. Cela paraît absurde. Pourtant, j'ai bien réfléchi et si c'était à refaire, je le referai. J'ai d'ailleurs réfléchi un an ½, bataillé avec moi-même un an ½, avant d'en arriver à cette décision.

Vous êtes mieux sous tous les rapports, plus jeune, mieux conservé, avec beaucoup plus de talent et surtout je vous aime mieux. Et pourtant c'est lui que je choisis.

La seule raison, Rilet, doit être celle-ci : je suis persuadée que vous n'avez pas assez de désir pour moi (et même si vous disiez « oui »). Quinze ans d'expérience avec vous m'ont persuadée de cela. C'est donc en somme vous qui avez choisi pour moi : ce n'est pas moi.

Supposez une âme humaine d'une limpidité, d'une pureté absolue. Vous vous choquez contre elle : or c'est exactement comme si vous vous choquiez contre Dieu. Je veux dire que vous obtenez d'elle ce que vous obtenez de Dieu (autrement dit de vous-même). Vous tirez de vos relations avec moi un bouquet d'âme où il y a à la fois une infinie douceur et une pointe de mélancolie-regret.

Or, ce bouquet, c'est vous-même qui vous l'êtes fabriqué à vous-même. Je vous donne ce que Dieu vous donne : quels reproches pourriez-vous me faire ? Que vous auriez pu avoir plus de moi que ce que vous avez, c'est évident, mais ce plus, c'est vous-même qui l'avez repoussé. Par conséquent, pas de regrets, n'est-ce pas Rilet ? Une adhésion parfaite, totale à « ce qui est ».

Amicalement vôtre,

Alice

P.S. J'ai fini mon chapitre sur vous « Les calamités du bien ». Dans deux mois, le livre sera terminé.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir 26 août 42

Ne venez pas trop tard vendredi, Rilet, parce que je vous apporterai le chapitre « Les calamités du bien » et je veux que vous me les rendiez à 6 heures. Si vous avez lu mon chapitre « Enjouement » et si vous avez des idées, communiquez-les-moi.

J'ai hâte de finir ce livre sans quoi, je le sens : je ne le finirai jamais. J'ai encore un troisième livre à écrire avant de mourir. Je vous en ai déjà parlé. Ce sont « Les Carnets de Jeanne Sabourin », histoire de mon double amour avec vous et avec Drieu. Ces trois livres devraient laisser une trace sur la terre ; n'ayant pas été heureuse, j'aspire bien entendu à l'immortalité. Immortalité en moi-même d'abord, c'est l'immortalité religieuse. Et puis aussi immortalité dans la mémoire des hommes. Laisser sa trace, qu'on n'oublie pas que j'ai vécu. N'ayant pas eu le bonheur, je sens qu'il faut absolument ça, sans quoi je serais la dernière des imbéciles. Si je meurs avant que vous m'ayez trouvé un éditeur, je vous laisserai à vous et à Drieu à chacun un exemplaire de mes trois manuscrits. L'essentiel n'est pas que ça soit publié ; l'essentiel, c'est que ça soit écrit.

Réfléchi aux horribles insinuations que vous avez faites sur le compte de cet ange de pureté qu'est, dans mon imagination, Drieu. En vérité, je suis en colère, pas du tout contre Drieu, mais contre vous.

Si je vous comprends bien, puisqu'il ne s'est rien passé entre lui et moi, c'est donc que j'aurais été « recalée » à l'examen, bref il me trouverait trop moche. La vieille chaussette qu'on a ramassée dans le puits et alors qu'on s'attendait à un trésor. Telle est votre aimable interprétation. Mais voici que les choses se corsent. Tombée amoureuse à mon tour et ne voyant rien venir, je commence par lui écrire pendant 1 an au rythme d'une lettre tous les huit jours, lettres auxquelles jamais il ne répond, puis je m'offre finalement à lui (toujours par lettre). Que va-t-il arriver ? S'il me trouve trop moche, il n'arrivera rien, bien sûr, mais là, il sera privé de lettres. Je ne vois pas que l'amitié puisse surnager comme elle a surnagé avec vous.

Quelle drôle de chose que la vie ! Impossible de prévoir. Toute mon intelligence ne me sert plus à rien quand je suis devant la vie. Et puis, il y a autre chose : croyez-vous, comme je le crois, que la vertu, en aucun cas, ne pourra être « roulée », qu'en aucun cas quelqu'un de « bien » (comme je suis) ne pourra se fourrer dans une sale affaire ? Soyons précis. Je veux dire que si Drieu m'offre de devenir sa maîtresse, je suis forcée de répondre « oui » et je répondrai « oui ». Mais voilà, et c'est ici le mystère, jamais Drieu ne m'offrira de devenir sa maîtresse. Il ne me l'offrira pas s'il me trouve moche, et pour cause ! Mais il me l'offrira encore moins s'il m'aime véritablement. La vertu m'aura donc fait passer à travers tous les pièges, et sans que je le veuille.

Vous avez écrit quelque part que les officiers au Maroc qui se fourrent dans de sales histoires de grues, ça vient toujours d'un manque de qualité chez eux et pas du tout du hasard : à joindre à ce que je viens de vous dire.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir, 27 août 42

Rilet,

Frénésie de tristesse. Drieu va rentrer. Il va lire mes lettres. Ensuite, il dira « non », pourquoi dirait-il « oui » ? Serais-je par hasard plus jolie et plus désirable à 42 ans que je ne l'étais à 28 avec vous ? Et vous m'aimiez, vous aussi (de gentillesse, d'amitié), sans quoi je ne me serais pas emballée. C'est toujours la faute du monsieur quand j'aime, je vous le répète. Je n'aime pas les gens qui ne se sont pas montrés imprudents avec moi, qui n'ont pas montré, eux les premiers, qu'ils avaient un sentiment exquis pour moi.

Triste constatation : d'après vous (d'après Drieu peut-être aussi) quand une femme n'est pas jolie, elle n'a pas droit au bonheur.

Je puis cumuler toutes les vertus, du génie même, si je ne suis pas jolie, rien à faire. Il faut que je crève de détresse et de passion parce que je ne suis pas jolie.

Si j'étais homme, il me semble que moi aussi j'adorerais la beauté, mais il me semble aussi que je ne la chercherais que comme un signe, le signe de la vertu. La beauté pour moi, ce serait l'idée que cette femme belle est aussi une femme bonne

et une femme pure. Et de là à ne plus chercher que la vertu et plus du tout la beauté, à ne voir la beauté que dans la vertu, il n'y a qu'un pas.

J'ai espéré passionnément, Rilet, que ce pas, vous le feriez, et vous ne l'avez jamais fait. Drieu maintenant ? Sautera-t-il le pas ? Sera-t-il à ce point ivre de vertu qu'il passera sur le manque de beauté extérieure ? Vous voyez comme je m'imagine peu que j'aie pu lui plaire physiquement. Oh non, je ne crois pas cela. Que les hommes surtout ne s'imaginent pas que je crois faire le moindre effet sur leurs sens. Mais je voudrais frapper leurs sens grâce à l'âme. Suis-je détraquée ? Est-ce donc impossible ?

Faut-il se mettre du rouge pour qu'un homme vous désire ? J'ai cru, moi, que les hommes pouvaient désirer les héroïnes et les pures. Au moins ceux que je cherchais, au moins ceux dont je tombais amoureuse.

A vous, Rilet. Ne dites rien à Drieu de tout cela, c'est lui-même qui doit se décider et il n'a pas besoin de vos conseils. Mais moi, votre amie, je vous dirai tout.

Alice.

P.S. Vous oubliez un peu trop, au sujet de cette fameuse lettre : a) que Drieu ne m'a jamais mise sur le canapé, b) qu'il a écrit sur moi un article magnifique. Vos accusations tombent donc entièrement. Il a montré de l'intérêt, de la gentillesse, de l'amitié, sans jamais manquer de respect. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas, par ailleurs, le séducteur professionnel. Il ne l'est seulement pas avec moi, il ne le sera jamais avec moi.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche soir, 30 août 42

Rilet,

Excusez-moi de vous écrire coup sur coup trois lettres mais j'ai une idée fameuse. Fameuse pour moi et peut-être aussi fameuse pour vous.

Voilà, il faut être sérieux. Drieu, ça ne donnera peut-être rien. Il a cinquante ans. Il est blasé au dernier degré. Il a passé toute son existence à jouer de la verge à tort et à travers et qui me dit qu'il trouvera encore en lui (et même s'il le voulait) la fraîcheur d'émotion, la passion, l'élan, qu'il faudrait pour m'aimer ?

C'est possible, évidemment. Tout de même, ce n'est pas du tout certain. Je serais une imbécile si je rivais ma vie à cet espoir et si je plongeais dans la désolation cet espoir une fois anéanti. En d'autres termes, Rilet, il faut me sauver par moi-même, et avec mes seules forces.

Voilà mon idée. C'est toujours la même. Me faire connaître. Je vous apporte mon chapitre « Les calamités du bien » où je dis le rôle que j'ai joué dans l'élaboration des « Jeunes Filles » (aujourd'hui que le scandale est passé, je puis le dire). Il faut que vous me trouviez une revue pour faire paraître cet article, Rilet. Et ensuite, quand il aura paru, vous écrirez à votre tour un article sur moi (et voilà l'idée).

Je pense qu'ensuite, si la chose est faite avec soin, les projecteurs seront braqués sur moi et que je trouverais plus facilement un éditeur à la fois pour mon livre sur

vous et pour mon livre précédent. L'article que vous écrieriez sur moi serait facile à faire.

Vous vous serviriez à la fois de votre propre article dans « Marianne » du 28 octobre 1936 (rappelez-vous tout ce que vous avez écrit de gentil et d'exquis sur moi, tout en ne me nommant pas !) et puis aussi de cet article de Drieu dans la N.R.F.

D'ailleurs, pourquoi Drieu ne prendrait-il pas mon propre article pour la N.R.F. ? Il me l'avait proposé, vous vous en souvenez, et il faudra peut-être que nous le relacions là-dessus.

Réfléchissez à tout cela, Rilet. Il faut coûte que coûte que je sorte de ce marasme de solitude. Et puis, si vous écriviez un article sur moi, je pense aussi que ça apprivoiserait maman. Ce qu'elle reproche à nos relations, ce qui fait qu'elle les vomit absolument, c'est paraît-il que je donne tout et que vous ne donnez rien. Point de vue social et méprisable, c'est entendu, je rougirais de concevoir l'amitié sous cette forme intéressée. Mais enfin les choses sont ainsi. Si je ne pense pas de cette façon-là, je suis impuissante à empêcher mes parents de penser autrement qu'ils pensent.

Dites-moi quand vous viendrez à la Bibliothèque pour que je vous donne mon article. Si vous téléphonez à 9h ½, vous me trouverez seule.

A vous Rilet et à bientôt, j'espère.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 8 septembre 42

Rilet,

C'est drôle, ce sentiment. Un bonheur poignardé. Un bonheur qui serait à la fois bonheur extrême et malheur extrême.

C'est la quatrième fois que je suis amoureuse. La première fois, à 16 ans, du Kaiser (je ne pouvais pas faire moins !). La deuxième fois, à 20 ans, d'une petite Russe qui avait des yeux immenses et verts. La troisième fois, à 27 ans, de vous. Enfin aujourd'hui de Drieu. Je ne savais pas que Drieu prendrait un jour sa place dans ces cataclysmes intérieurs. A 16 ans, à 20 ans, à 27 ans, à 42, je suis la même, je réagis de la même façon et avec le même feu.

Quel tonnerre de bonheur s'il pouvait dire « oui ». Amante ? Epouse ? Je m'en moque. Je veux son « oui ». Vous allez me demander ce que je lui ai écrit dans ces 3 lettres qu'il aura retrouvées à son retour.

Voilà. 1<sup>re</sup> lettre. Je lui dis que je vous aime et que je vais redemander votre main.

2<sup>ème</sup> lettre. Brusque volte-face. C'est sa main à lui que je demande tout en insistant sur les raisons qu'il a de dire « non ».

3<sup>ème</sup> lettre. (9 août). Je répète ce que je disais dans la lettre précédente en ajoutant ceci : « Ce sera ma dernière lettre. Je n'écrirai plus. Si j'ai pu vous intéresser à moi, ce sera à vous maintenant de faire le premier pas. »

Vous constatez que cette offre d'amour s'est faite avec une simplicité charmante, un parfait naturel. Rien à voir avec ces 2 mois d'amour que je vous ai offerts et qui ressemblaient à un saut désespéré dans le précipice. Je doutais déjà de tout, je m'attendais au refus quand je vous ai offert les 2 mois d'amour. Avec Drieu, rien de

tel. Je ne m'attends pas au refus. Je crois en réalité qu'il répondra et qu'il ne fermera pas « tout à fait » la porte. Comment le pourrait-il ? N'a-t-il pas écrit une lettre imprudente ? J'étais un tigre enfermé dans une cage et il a glissé les doigts entre les barreaux. Vous verrez que toute la main y passera et après la main Drieu tout entier.

Que les choses soient ainsi. Je ne prie pas, persuadée que Dieu n'a rien à voir avec le bonheur. Seul un homme, seul le monde peut me donner le bonheur.

A vous, Alice.

Et si Drieu n'écrit pas ? Je ne le pense pas car ce serait horriblement grossier mais dans ce cas, je n'insisterais pas, j'en prends la ferme résolution. Il n'y a d'ailleurs rien à faire auprès d'un homme qui ne « veut » pas. Absurdité d'insister.

Dites-moi si vous venez samedi. J'apporterai mon article.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 12 septembre 1942

Rilet, j'ai toujours envie de vous écrire quand je vous ai vu. Et puisque, d'autre part, j'ai supprimé mes lettres à Drieu...

Je lui ai écrit, pendant plus d'un an, à la cadence d'une lettre tous les huit jours, je suis très curieuse de savoir si oui ou non, il s'en fout d'être privé de cela. A mon avis, non. Il va me faire poireauter un certain temps et puis il me donnera signe de vie, d'une façon ou d'une autre. Qu'il n'ait pas répondu jusqu'à présent est plutôt bon que mauvais car répondant, c'eût été évidemment pour dire « non ». Je le sais après mon expérience avec vous. Il faut donc attendre quinze jours, un mois, deux mois peut-être. S'il n'a pas répondu après 6 mois, je pourrais évidemment considérer l'affaire comme enterrée. En tout cas, l'amitié avec lui est impossible. C'est l'amour ou c'est rien. Nous sommes donc dans le « normal » avec Drieu. Avec vous c'était, paraît-il, l'« anormal » (amitié possible).

Pour moi l'exquis et le divin, car je vous le répète et vous le répéterai toujours, je vous aime plus que Drieu. C'est l'Hippogriffe qui est languissant entre vous et moi, il lui faudrait une piqûre d'adrénaline. Alors, je pense qu'il se réveillerait la queue et la crinière au vent.

Vous avez écrit qu'une femme ne devrait pas s'offrir la première. Pas du tout de votre avis sur ce point, la femme ayant mille fois plus besoin de l'homme que l'homme n'a besoin d'elle.

C'est donc une véritable exigence de la nature qu'elle s'offre. Et d'ailleurs la « coquetterie », qu'est-ce d'autre que s'offrir ? Je ne suis pas coquette ; je fais la chose franchement, ouvertement, c'est ma seule différence avec les autres femmes. Je ne regrette pas de m'être offerte à Drieu ; au moins j'aurais tout fait pour être heureuse. Cette consolation d'avoir tout fait. C'est la vie qui ne veut pas, c'est la vie qui me dit obstinément « non ». Mais moi je reste vaillante, sans regret et sans remords.

A mon lit de mort, je pourrais me dire : « J'ai tout fait. Chaque fois que j'aimais un homme, je le lui ai dit. »

Ce qui empoisonne la vieillesse et la mort, voyez-vous, c'est les occasions ratées. Il n'y a pas d'occasions ratées chez moi. Ce que j'ai refusé, ce n'était pas le bonheur pour moi, et le bonheur au contraire je l'ai toujours voulu, j'ai toujours couru au-devant de lui. Si j'avais seulement deux ans de bonheur...



Rilet, je vous supplie de ne pas parler de moi à Drieu. S'il vous parle de moi, vous répondrez, mais ne commencez jamais à parler vous. Toute mon affaire raterait. Il lui faut le silence total sur moi. Dans ces conditions, j'ai quelque espoir.

Peut-être trouverez-vous à placer mon article sur vous à La Gerbe, si ça n'indispose pas ces gens. Ensuite, vous répondriez par un second article que vous intituleriez par exemple : « Alice Poirier, mon amie ».

Ainsi mise en lumière, je trouverais ensuite je pense, un éditeur au moins pour ce dernier livre. Pensez-y.

Je ne sais pas si nous allons à Bagnolles-sur-l'Orne. Je vous téléphonerai jeudi soir pour vous dire si je viens vendredi à la Bibliothèque.

Amicalement.

Alice.

P.S. Si je meurs, une dernière recommandation. Publiez les plus belles parmi les lettres que je vous ai envoyées, à vous et à Drieu. Ainsi, vous garderez ma mémoire. Il est sûr que Drieu a conservé mes lettres comme vous les avez conservées. Vous les lui demanderez.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche soir 20 septembre 42

Cher Rilet,

J'ai envie de vous écrire un petit mot. En dépit de notre départ brusqué, nous ne sommes pas trop mal tombés. Logés « dans les chiottes » pour employer le langage imagé de Maman, ce qui signifie que les chambres sont sous le toit et qu'elles ont la vue au nord. Mais enfin, ce n'est pas mal malgré ça, je me dis que mariée avec vous vous appelleriez sans doute ces « chiottes » tout ce qu'il y a de mieux.

Je me paye de la promenade à pied tant et plus, ici c'est à la fois la campagne et la forêt, tout à fait délicieux. Les villages ont des noms à faire rêver, Lonlay-le Tesson, ou La Chapelle-Moche.

Avec ça une température d'équinoxe, coups de soleil, vent, et pluie fine. On mange admirablement dans cet hôtel et pour un prix d'environ 180 frs par jour et par personne de pension, ce qui n'est pas exagéré pour les temps actuels.

Bagnoles est bleu d'allemands. Il y en a beaucoup plus qu'à Paris. Et puis il y a des hôpitaux pour les blessés, une école de dactylos, etc.

Autre avantage : ils n'ont jamais d'alertes et n'ont pas de sirènes.

Je pense que nous rentrerons jeudi. Nous avons abandonné les chats à Neuilly et Dieu sait ce qu'ils deviennent, les pauvres bêtes. Abandonnés par leurs maîtres au moment de l'exode 40, ils avaient vite pris le chemin de notre appartement et ils avaient l'habitude de manger chez nous de préférence. Il y a un beau chat noir et blanc avec poil long et qui est probablement castré, et il y a un autre chat de gouttière, tigré. Ce dernier, un mâle, n'est pas castré puisqu'il vient d'avoir un fils il y a trois semaines. Comme il est misérable, peu joli, et qu'il est dévoré sans cesse de désirs inaccessibles, je l'aime mieux que l'autre, qui est beau et qui ne songe qu'à manger.

J'attends toujours que Drieu m'écrive ou du moins ait un geste qui me permettra de lui téléphoner. Je me dis qu'il pourrait par exemple publier dans sa N.R.F. les notes que je lui ai données il y a un an. Ce geste déclencherait automatiquement mon coup de téléphone. Jusque-là le mieux, c'est de me tenir tranquille. S'il ne veut pas, c'est probablement qu'il a des raisons pour ne pas vouloir : n'insistons pas.

Vous croyez vraiment qu'il se foutait de mes lettres ?

Etant donné ce que je lui ai écrit, cela me paraît tout à fait impossible. Mais ce qui est très possible, c'est qu'il veuille avoir l'initiative. Il ne veut pas que ce soit moi qui l'aie.

J'ai écrit au Sagittaire pour mon bouquin « Le Christianisme meurt-il ? ». Après tout, j'ai un contrat et ce serait à lui de le prendre.

Ne m'oubliez pas non plus, Rilet, si vous trouviez une occasion ...

Amicalement à vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Bagnolles, mardi 22 septembre 42

Rilet, il pleut, que faire ? Je lis Antinea (1). Mais j'ai aussi envie d'écrire. Ecrire à Drieu ? Plutôt la mort. Il est tout à fait incapable d'amitié avec une femme, ce monsieur, ce doit être avec lui soit l'amour soit l'indifférence opaque. Vous avez de l'amitié pour moi. Lui n'en a, de toute évidence, pas, mais peut-être pourrait-il avoir de l'amour si je me montrais un peu habile.

(De toutes façons, je me félicite de ce que je lui ai écrit ; remarquez que j'étais parfaitement dans mon droit, ne m'a-t-il pas envoyé le premier une lettre d'amour ?)

Je m'amuse à comparer l'amour que j'ai pour vous à l'amour que j'ai pour Drieu et je m'aperçois que c'est bien différent. Vous, vous êtes moi, je vous aime comme j'aime mon âme, je sais que jamais je ne serai séparée de vous – et même si vous mouriez – pas plus que je ne le serai de mon âme. C'est donc un amour « religieux » si vous osez ce mot. Du désir pour vous ? Non, je n'en ai pas (tout en me souvenant que j'en ai eu et que j'étais alors idiote).

Drieu maintenant, ce sont les fraises à la crème. Je me jetterais sur les fraises si je pouvais les avoir, vous pensez bien ! Je fais tout pour les avoir. Mais enfin si je ne les ai pas, ce n'est pas un drame, je n'ai pas envie de mourir pour ça. Je ne me crois pas dépossédée et démunie pour ça.

En somme, ni vous ni Drieu ne pouvez me faire souffrir. Vous ne pouvez pas parce que je vous aime dans une région où la souffrance n'entre pas, où je suis d'ailleurs parfaitement sûre de vous comme de moi. Et Drieu ne peut pas parce que je l'aime sensuellement et que la sensualité, au fond de moi-même, eh bien je m'en fous. On peut être très sensuelle, ce que je suis, tout en n'accordant à la sensualité qu'une place misérable et méprisée, ce que je fais.

Je suis juste occupée par ce nouvel ouvrage que je prépare après mon livre sur vous : « Les Carnets de Jeanne Sabourin ». Voici le sujet qui me paraît nouveau mais difficile à traiter : une double expérience d'amour a donné à mon héroïne non pas l'homme qu'elle cherchait mais Dieu.

Et une fois dans la possession de Dieu, elle se rend compte que Dieu, pas plus que le bonheur sur terre qu'elle cherchait, ne peut signifier pour elle l'assouvissement suprême, le but final. Pourquoi n'a-t-on jamais traité ce sujet, pourquoi dit-on toujours que Dieu, si on pouvait l'avoir, ce serait tout ? C'est un mensonge. Dieu est aussi limité dans son genre que le monde. Vous voyez que ce livre signifierait mes idées philosophiques mais sous forme de roman.

A vous, Rilet, je vous aime, vous le savez.

Alice

P.S. Comprenez-vous les femmes « passives » ? Huxley remarque que 9 femmes sur 10 n'ont aucune réaction devant l'homme, qu'elles se laissent faire tout simplement, qu'elles « subissent », et maman aussi me dit ça. Bigre ! Ce n'est pas mon cas.

Note : (1) **Antinéa, personnage du roman *L'Atlantide* de Pierre Benoît** (1886-1962). *L'Atlantide* est le second roman de Pierre Benoît, paru en 1919 aux éditions Albin Michel, notamment sur la recommandation de Robert de la Vaissière qui y était lecteur. Il est devenu un véritable livre à succès de l'édition française (1,722 million d'exemplaires vendus dont 991 000 en Livre de poche, au début du XXI<sup>e</sup> siècle). Son immense succès fut attribué au besoin des Français d'oublier la Première Guerre mondiale, qui venait de s'achever, par des livres pleins de passion et d'exotisme. Le livre reçoit le Grand prix du roman de l'Académie française en 1919.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 8 octobre 1942

Je voudrais causer un peu avec vous, Rilet. Vous avez vu le discours du Cardinal Gerlier (1) d'après lequel la France ne pourrait pas périr « parce qu'elle aime la Vierge ». Quelle culerie ! Et c'est sur ça qu'on compte pour nous rendre une vaillance et une force ! « L'Eglise refera la France ! » Ah ! m... alors.

Contre de telles choses, une seule réaction saine : le coup de fusil, et mettre autre chose à la place. Vous me dites que l'Eglise est indéfectible. Si vous vivez assez, Rilet, vous verrez qu'elle ne l'est pas. Une fois qu'une force religieuse est vomie par ce qu'il y a de plus haut en nous, comment subsisterait-elle ? Ce qu'il y a de pourri dans l'Eglise, voyez-vous, c'est que ni vous ni moi nous n'en voulons.

Avez-vous lu ces magnifiques *Décombres* (2). Style et caractère, il a tout, le bougre. Une bonne chose, une chose qui devait être dite, vraiment on ne regrette pas le papier. Si vous n'avez pas encore lu ce livre, je vous en prie, dépêchez-vous. Vous verrez un chapitre sur « la religion chrétienne » et qui contraste avec les pâles adulations actuelles. Il croit lui aussi que le Christianisme est crevé, je ne suis donc pas la seule, Dieu merci ! Enfin, je hennis d'admiration devant tout ceci et surtout devant son courage. Il est clair qu'un tel livre va lui valoir des haines mortelles. Il y avait samedi dernier à la librairie Rive Gauche où il signait ses bouquins une queue plus longue que pour le pain d'épices. (Mais je n'aime guère qu'un écrivain fasse des séances de signatures. Il m'a toujours l'air d'un idiot dans cette posture.)

Rien de Drieu. C'est étonnant comme je prends ça gaillardement : pas trace de « souffrance ». J'ai souffert peu avec vous, Rilet. Mais avec lui, pas du tout. Evidemment je serais enchantée s'il disait oui et s'il me permettait de baiser ses jolis pieds, mais s'il ne dit rien, je ne suis pas embêtée. C'est comme ça qu'il faut sentir avec les messieurs : leur donner le pouvoir de vous faire plaisir mais jamais celui de

vous faire de la peine. Je n'ai jamais « déperi » par amour et je trouve que c'est très bien ainsi. Du reste l'état de sainteté exclut la souffrance.

Ni souffrance ni bonheur. Au fond, ce n'était pas la peine de vivre.

Téléphonez-moi à 9 heures ½, Rilet, le jour où vous viendrez à la B.N. et n'oubliez pas les invitations pour le 23 novembre. Janine serait aux anges si vous lui en donniez une. J'aurais besoin de papier de machine ; comment faire pour obtenir un bon ?

Amicalement à vous,

Alice.

ooo

Notes (1) : **Pierre-Marie Gerlier**, né à Versailles le 14 janvier 1880 et mort à Lyon le 17 janvier 1965, est un **cardinal français**, archevêque de Lyon de 1937 à 1965 et de ce fait, primat des Gaules. Il a été reconnu Juste parmi les Nations par l'Etat d'Israël.



Cardinal Gerlier

Note (2) : **Lucien Rebatet**, né le 15 novembre 1903 à Moras-en-Valloire (Drôme), où il est mort le 24 août 1972 (un mois avant le suicide de Montherlant), est un écrivain, journaliste et critique musical et cinématographique français. Ayant débuté à l'Action française, il rejoint ensuite *Je suis partout* qui se réclame du fascisme. En 1942, sous l'Occupation, il publie *Les Décombres*, féroce pamphlet antisémite et collaborationniste. **Condamné à mort à la Libération**, puis **gracié**, il reste **en prison jusqu'en 1952**. Il abandonne alors la polémique, se consacrant à sa carrière d'écrivain en publiant son œuvre majeure, *Les Deux Étendards*, en 1951.



Lucien Rebatet (1903-1972) au Jardin du Luxembourg à Paris en 1931  
auteur des *Décombres* (1942) et des *Deux Etendards* (1951)  
ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche soir, 11 octobre 42

Rilet,

Vu au cinéma une historiette qui m'a éclairée sur les mystères de ma propre psychologie. C'est de toute évidence vous que j'aime et pas Drieu.

Dans l'état de virginité, je vous assure qu'on n'y voit goutte et suis-je même sûre d'y voir clair aujourd'hui ? Enfin, il y a un fait : si vous tombiez à l'eau avec Drieu et si je ne pouvais en sauver qu'un, ce serait vous : alors ?

Autre fait : si j'épousais Drieu et si vous vouliez m'avoir, suis-je absolument sûre et certaine que je vous résisterais ? Mais pas du tout ! Alors ? (D'autre part, si je vous épousais vous, il est très sûr que je résisterais à Drieu).

Pauvre Drieu, je ne lui ai offert, en somme, qu'un sentiment de deuxième qualité. Peut-être s'en est-il aperçu et peut-être est-ce pour cela qu'il ne répond pas. Et moi pourquoi ne suis-je pas capable de renoncer tout à fait à l'amour puisque je n'ai pas pu avoir ce que je voulais ? Je ferais donc l'amour avec quelqu'un qui ne serait pas vous tout en vous préférant ? Mais bien sûr ! Immédiatement avec Drieu ou avec un autre homme « bien » s'il voulait !

Je me demande dans ces conditions ce que peut être la vertu ? Je ne la vois nulle part. Refuser un homme qui n'aurait pas une grande intelligence ou une grande notoriété ? Je le ferais, certainement, mais ce n'est pas de la vertu.

Quant à me défendre à moi-même autre chose, non, je ne me le défends pas. Je ne puis absolument pas prendre l'engagement qu'épousant X. et vous aimant vous davantage, je resterais fidèle à X.

Tout cela est pas mal troublant. Et doublement troublant quand, remuant ces choses dans ma tête, je ne vous trouve pas du tout si innocent. Car supposant que vous voudriez m'avoir si j'en épousais un autre, comment vous trouverais-je encore innocent ?

En principe, je ne devrais pas supposer que vous voudriez m'avoir. Or je le suppose, et fortement. Bref, le casse-tête chinois. (Après tout, vous m'aimez peut-être sans vous rendre compte que vous m'aimez. Mais à 46 ans et un monsieur si répandu, comment serait-ce possible ?) (Démoniaque alors ? Mais dans ce cas, ma vertu tiendrait).

Le Sagittaire veut bien lire mon manuscrit, je crois, mais ça va être toute une histoire de le lui faire parvenir. S'il le refusait après lecture, je pourrais alors exiger de lui une autorisation signée pour me laisser libre de le présenter à un autre éditeur ; ce serait toujours ça de gagné. Mais les livres édités en Z.N.O. (1) peuvent-ils être mis en vente à Paris ?

Affectueusement à vous,

Alice

Je voudrais que vous m'écriviez 3 ou 4 pages sur ce thème, Rilet, pour servir à ma Préface ! Comment l'auteur « moral » de Service inutile peut-il être en même temps l'auteur « immoral » des Jeunes Filles ? Intéressant, n'est-ce pas ?

Note : (1) Z.N.O. = zone non occupée

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 21 octobre 42

Cher Rilet,

Je ne sais si vous me téléphonez encore cette semaine pour que nous nous voyions. Mais la semaine prochaine : pas lundi.

Je profite du temps doux pour finir mon bouquin. Le titre est définitivement trouvé. En gros : « Montherlant, mon ami ». Puis, plus bas en petits caractères : « L'homme et le moraliste ».

Cela ressemble un peu à une thèse, sauf les notes que j'ai bien entendu supprimées. Jamais on n'a encore écrit quelque chose de si calé sur vous.

Deuxième caractère : j'interviens assez souvent moi-même avec mes idées ; je veux dire que le portrait que je fais de vous est plus ou moins déformé dans le sens de ma figure à moi. Mais cela alors, ce n'est plus du tout le genre « thèse ». C'est plutôt le genre de l'artiste qui déforme tout à sa propre image. Si le bouquin a de la valeur, ce sera par là. J'ai encore à écrire la fin du chapitre « Le Précurseur » (j'ai enfin découvert en quoi vous étiez précurseur !), puis le début, l'Introduction. Ensuite, il faudra que vous me disiez où trouver du papier machine pour que je tape le tout.

Je tiens à mes bouquins. Ce devra être mon souvenir dans la mémoire des hommes, bref un aspect de l'immortalité.

(L'autre aspect, c'est mon souvenir en moi-même, l'immortalité proprement religieuse. Mais ce qui crée cette immortalité-là, ce n'est plus le talent, c'est uniquement l'amour. L'amour de Dieu ? Pas le moins du monde. C'est vous que j'ai aimé, et c'est vous par conséquent que je tirerai à moi et pour moi dans l'éternité. Rassurez-vous, c'est pure illusion de ma part et vous ne sentirez rien.

Votre immortalité à vous, ce sera l'être que vous avez aimé vous : votre fils peut-être, bien que son existence m'ait toujours paru problématique).

Admirez ma conception de l'immortalité. On ne revoit pas les gens qui sur terre vous ont emmerdé, on ne revoit que ceux que l'on a aimés. D'autre part, comme ceux que l'on a aimés ne vous aiment peut-être pas eux, j'enseigne que tout cela en somme n'est qu'une illusion personnelle, création de l'esprit, de sorte que l'autre est libre et peut divaguer de son côté. L'hypothèse d'un Dieu réel et existant tuerait toute cette belle architecture. Les curés sont vraiment d'affreux et grossiers matérialistes. Un Dieu réel, par conséquent coupable du monde et de la misère des hommes, serait à gifler, d'ailleurs.

Que pensez-vous de la guerre ? Je n'en pense plus rien, la mélasse noire.

Affectueusement à vous,

Alice

Faites attention de ne pas prendre froid !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 27 octobre 42, Neuilly

Rilet,

La bibliothèque est fermée lundi et mardi prochain : ne vous dérangez donc pas exprès. Je vais en profiter pour finir de rentrer mes carottes à Chaville et pour avancer mon bouquin sur vous. J'en suis aux derniers paragraphes du chapitre « Précurseur ».

Je voudrais que cette centaine de pages contribue à garder mon nom près du vôtre dans l'éternité. Je n'écris d'ailleurs que pour ça. Non le besoin de produire ; le besoin de « laisser une trace ». L'immortalité.

Vous avez lu dans l'article de Drieu (N.R.F, page 477) cette phrase catastrophique ? « Un beau rut droit n'est guère mon fait ». Comme c'est la seule phrase intelligible de tout l'article, je suppose que c'est la réponse, nette au milieu d'une mer d'obscurités, à mes lettres d'amour. Le « beau rut droit » c'est évidemment ce que je veux. Et le « n'est guère mon fait » c'est la réponse. Une fois de plus, je demande au monsieur ce qu'il ne veut pas ou ce qu'il ne peut pas donner.

Cette manie de vouloir un « génie » et de le vouloir en même temps droit, logique, simple, pas compliqué, bref ce qu'un « génie » n'est jamais !

Drieu est tarabiscoté au possible et évidemment aussi en amour : comment cela pourrait-il marcher ? Je comprends fort bien si l'un est vorace et simple alors que l'autre fait un tas de chichis, un tas de fioritures, sans manifester d'ailleurs la moindre faim, la chose ne peut pas marcher.

Mais la tragédie n'en est pas moins pour moi. Je finirai, à cette virginité forcée, par perdre ma gaîté, mon intelligence, mon « génie », tout. De sorte que la mort rapide, et dès que j'aurai fini d'écrire ce que j'ai à écrire, serait encore un bienfait.

Pourquoi la vie si ce n'est pour être heureuse ? La vie est zéro si elle n'est pas le bonheur.

Affectueusement à vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 20 octobre 1942

Rilet,

Avez-vous lu dans La Gerbe d'hier, ce monument de l'imbécillité et du ridicule que sont les lettres Victor Hugo-Juliette Drouet ? Je sens que si vous aimez ça, je ne vous revois de ma vie. Cela ne devrait pas être permis de publier des choses pareilles car, après tout, Juliette, sur la scène, était peut-être une grande artiste.

« Mon Toto » ! Et on voudrait que j'admire ça ! Que je m'émeuve à cette soi-disant « religion de l'amour » ! Je suis choquée au plus profond. Rien, ni ironie, ni raison, ni drôlerie, rien. Que l' « amour » dans ce qu'il a de plus visqueux et de plus niais. Et les lettres du monsieur, quoiqu'en dise l'auteur de l'article, sont presque aussi bêtes que celles de la dame.

Mais voici, pour changer, ma lettre d'amour à moi, Rilet. Savez-vous ce que font les adeptes de la religion brahmanique lorsqu'ils ont commis un péché (tuer par mégarde une vache, par exemple) pour se purifier ? J'ai lu qu'ils faisaient alors construire, à leurs frais, une vache en or, avec un immense Yoni (1). Ensuite, ils passaient à travers le Yoni et ça signifiait leur renaissance. Ils étaient purs à nouveau. Et alors voici Rilet ce que mon amour me suggère : depuis 15 ans que je vous le demande, quand passerez-vous à travers mon Yoni à moi ?

Amicalement vôtre et ne publiez pas cette lettre dans La Gerbe, s.v.p.

Alice

Autre chose dans La Gerbe, et qui pousse très profond en moi. Un monsieur rencontre dans les champs un taureau écumant et qui fonce dans sa direction. Contracté de peur, il se couche alors et fait le mort. Alors, savez-vous ce que fait le taureau ? Il tourne et retourne l'homme de tous côtés et ensuite il lui passe lentement sa douce langue sur le visage. J'aime autant ça que je déteste les élucubrations de Juliette. Vous pas ?

Note (1) Le **yni**, dans l'hindouisme, désigne l'organe génital féminin; il est le symbole de l'énergie féminine. Il est rarement représenté seul. On le représente le plus fréquemment sous la forme d'un triangle dont la pointe est en bas (triangle pubien). Néanmoins, il est remarquable que sa représentation est presque systématiquement associée à celle du sexe de l'homme.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**3 novembre 1942**

Chère amie,

Chassez les idées trop sombres de votre dernière (ou avant-dernière lettre).

Je n'ai pas pu m'occuper cette année autant que je l'aurais voulu de vos deux livres – l'édition de l'un, et la « fabrication » de l'autre – mais à partir du printemps prochain je pourrai m'y consacrer. Je pense que l'un verra le jour, et que l'autre sera complètement écrit au cours de 1943 – ce qui modifiera en bien votre position devant votre destinée.

Je vous écris parce que mon téléphone est en « dérangement ».

Amitiés.

Montherlant.



Personne ne m'a encore envoyé le papier dactylo promis, et, coupé momentanément du monde, j'attends pour réclamer. Mais je tiendrai ma promesse aussitôt que j'en aurai.

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 9 novembre 1942

Rilet,

Téléphonez-moi quand nous pourrons nous voir. On ne peut rien se dire par téléphone.

Abominablement désorientée. Aux dernières nouvelles, Alger est prise, l'Afrique est donc perdue. Je pense que la dissidence va faire tache d'huile en France non-occupée et ensuite ici. C'est le chaos et la catastrophe dans toute son abomination. Les Allemands probablement chassés de France mais dans quelles convulsions !

Ma pensée vole, avant toutes choses, vers mes manuscrits : qu'ils ne soient pas perdus ! Je me demande comment faire pour les mettre à l'abri. Voulez-vous que je vous confie le double de mon « Christianisme meurt-il ? » Je pense qu'en enfouissant les deux exemplaires en deux endroits différents, on a peut-être la chance d'en sauver un. Si vous voulez que je vous rende le même service à vous, dites-le-moi. Je mettrai les doubles de vos écrits dans ma bibliothèque.

Je pense aussi avec inquiétude à Drieu. Il s'est montré assez imprudent, assez naïf dans son rêve d'une Europe germanique. Téléphonez-lui. Dites-lui que je pense à lui avec sympathie.

L'Allemagne battue. Je ne peux pas y croire encore. Peut-être se réfugiera-t-elle derrière la ligne Siegfried et avec l'Ukraine comme grenier à blé. Elle pourrait peut-être tenir et repousser tous les assauts dans ces conditions. Il est inimaginable que l'Allemagne veuille se rendre sachant ce qui l'attend. L'expérience de 1918 suffit. Je vous le dis, jamais elle ne se rendra comme en 1918.

A vous, Rilet. Vous avez eu la citation de Riancey ?

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 13 nov. 42

Rilet,

Il fait froid. Allumez votre radiateur à gaz. Il ne faut pas risquer de crever de pneumonie quand on peut être appelé à donner sa peau pour les plus nobles idées. Cela serait trop bête.

Je ne peux pas me détacher de cette obsession : le destin du pays. Ce n'est pas mon métier d'agir. Mais c'est peut-être mon métier d'aimer avec et de souffrir avec. On déteste ces gens qui parlent de choses futiles pendant que se joue le sort du pays. (Le pêcheur à la ligne du 14 juin 1940, lui, était respectable. Mais c'est tout autre chose. Le mépris souverain, l'absolu dédain des événements du monde est

bien autre chose que la futilité et l'inconscience. Ces gens qui rigolent dans des bars le 8 novembre ou le 11 novembre 1942 sont des inconscients).

Rilet, je ne vois pas sans angoisse les Italiens occupant Nice et la Corse qu'ils ont tant convoitées.

Etes-vous assez naïf pour croire que, par extraordinaire victorieux, ils se retireront ensuite bien sagement ? Pas plus que les Américains ne se retireront d'Algérie, bien sûr. C'est ça, voyez-vous, qui me fait craindre pour le pays.

Nous suivons une mauvaise voie. Une seule solution : la révolution nationale-socialiste et l'alliance avec l'Allemagne. Faisons ça. Rangeons-nous à leurs côtés. Je crois d'ailleurs qu'on ne pourra pas faire autrement et que le moment sonnera bientôt de la fin de l'armistice et de la re-guerre mais cette fois-ci dans l'autre camp. Il faut faire ça. Il faut vouloir ça. Ainsi de toutes façons, la France sortira entière de la guerre. Entière en cas de victoire de l'Axe dont elle aura été l'alliée. Entière aussi en cas de victoire des Américains : c'est alors de Gaulle et les autres qui reconquerront la France. Nous sommes donc sauvés dans les deux cas, mais seulement à cette condition : l'héroïsme, le risque, l'esprit d'aventure. Tout cela, les dissidents l'ont ; ça va donc de ce côté-là. Mais nous ? Ecouter la radio anglaise et « espérer » est misérable. Les Anglais victorieux, dans ce cas, ne nous respecteraient pas, ils nous rendraient l'intégrité pour nous réduire à l'état de domestiques. Quant aux Allemands victorieux, n'en parlons pas : nous serions morcelés.

Ce que je souhaite ? La victoire de l'Allemagne bien sûr car ce serait à la fois le salut de la France et de l'Allemagne, mais pour la France avant tout se reprendre, quitter cette mentalité de veaux et de chrétiens. Elle accepte tout, la France. Elle aurait accepté les Américains à Marseille. Elle y accepte les Allemands. Que n'accepterait-elle pas ? Aux hommes résolus à lui faire accepter ce qui est maintenant son salut : l'alliance avec l'Allemagne et la guerre héroïque à ses côtés. Soyons courageux que diable ! Le reste nous sera donné par surcroît.

Je n'avais pas écrit à Drieu depuis trois mois. Mais je lui ai envoyé un pneu pour l'engager à risquer sa peau. Rôle merveilleux des femmes : elles servent de réservoir pour le courage des hommes. Je parle des bonnes car les autres bien entendu peuvent arriver au résultat exactement contraire : vider l'homme de toute valeur.

Amitiés.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir, 20 novembre 42

Cher Rilet,

J'ai vu sur les murs du Théâtre-Français les affiches pour votre « Reine morte » (1), voici donc la chose décidée ! Je suis contente que Madeleine Renaud (2) joue dans votre pièce. Elle m'a toujours plu comme actrice, Madeleine Renaud, et je me souviens, lors de la représentation de *Pasiphaé* au Théâtre Pigalle, qu'elle avait dit de fort exquis poèmes de vous.

Mais comment les choses vont-elles se passer au cas d'alertes ? Cela gâtera tout. Je ne peux en tous cas pas rentrer seule à Neuilly, la nuit, ça ferait des beuglements

à la maison. Je pense que vous allez me donner plutôt une ou plusieurs places de matinée.

Il y avait hier un article de Pierre Dux (3) dans La Gerbe où il parlait de votre « Reine morte ».

La Bibliothèque va fermer à 4 heures à partir du 1<sup>er</sup> décembre. 4 heures ! Quand j'arrive à 4 heures moins cinq ! Raison : la ville coupe l'électricité et on est plongé dans la nuit bien avant la fermeture.

Je me console en me disant que pendant le mois de décembre, je vais taper à la machine mon livre sur vous. Tout de même il fait bien froid à la maison. La seule chambre chauffée est le salon vibrant de bruits de T.S.F. et par conséquent inhabitable pour moi. Je suis forcée de me réfugier dans ma chambre où il n'y a qu'un mince parabolique avec la menace suspendue de l'électricité coupée (4).

Il faut s'allier avec l'Allemagne et tenter de gagner la guerre côte à côte. Tout de même, cette grandiose idée allemande d'une Europe nationale-socialiste ! Il faut lui donner sa chance à cette idée ! Je suis d'avis de fusiller tous ceux qui attendent leur salut de l'Amérique ou de l'Angleterre ; puisque nous entrons dans la violence, allons-y carrément.

Vous me direz que la cause allemande est une cause percée, qu'elle sera sans doute battue, bref que vous n'avez pas la foi. Mais à cela, je vous réponds :

a) Si la France rejoint l'Allemagne, l'Allemagne peut-être en sortira ;

b) Même si l'Allemagne n'en sort pas, ce choix héroïque et viril fera en tout cas le salut de la France ;

c) Vous n'avez pas la foi ? Mais avez-vous donc oublié que le plus haut de l'héroïsme, c'est l'héroïsme « sans la foi » ? Cela devrait vous enflammer, cette perspective de lutter pour une cause que vous croyez percée ! A la bonne heure ! Nous allons pouvoir nous dépasser nous-mêmes !

Au revoir, Rilet, j'espère que je vous ai convaincu. Je vous aime, et même au cas où l'idée de m'épouser vous semblerait burlesque.

Je suis contente que vous viviez. Vivez longtemps.

Alice

P.S. C'est un gigantesque hippogriffe, l'Allemagne, vous ne trouvez pas ? Des rêves immenses, grandioses, mais qui crèvent lorsqu'ils sont sur le point de réussir. Tout à fait ce que je réalise moi en petit. Des bouffeurs d'étoiles, voilà ce que nous sommes.

Notes : (1) **La Reine morte**, de Montherlant, drame en trois actes, joué à la Comédie-Française pour la première fois le 9 décembre 1942. L'administrateur de la Comédie-Française, Jean-Louis Vaudoyer, pousse Montherlant à écrire une pièce de théâtre et lui soumet trois volumes du théâtre espagnol, dont une pièce d'un espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, Guevara. Montherlant lit cette œuvre, qui mûrit en lui, et puis conçoit sa **Reine morte** sans suivre le modèle Guevara proposé par Vaudoyer. Il part à Grasse, chez son amie Marguerite Lauze, et écrit cette pièce en cinq semaines. Voici comment Montherlant décrit son travail :

*“Je travaillais dans la campagne de Grasse, aussi ennuyeuse que l'est toute campagne (...) Pourtant, même assis le cul en terre, parmi les épouvantables délices de la **rustica**, je veux dire le soleil qui vous aveugle, le vent qui surexcite vos feuilletés, les mouches, les vers de terre, les fourmis, les chenilles, les toiles d'araignée, les tessons de bouteille et les étrons, je connaissais ces moments extraordinaires, quand le sang aux joues, l'accélération des battements du cœur, le frisson dans le dos, etc. communiquent à*

*l'artiste la sensation d'un état sacré. Ces phénomènes, et la facilité inouïe de la création romanesque (surtout de la création dramatique, dont la facilité et la rapidité me paraissent monstrueuses), nous donnent alors l'illusion du miracle..."* (Théâtre, Pléiade, p. 181).

(2) **Madeleine Renaud**, née le 21 février 1900 à Paris, morte le 23 septembre 1994 (à 94 ans) à Neuilly-sur-Seine, est une actrice française.

(3) **Pierre Dux**, né Alex Martin le 21 octobre 1908 dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris où il est mort le 1<sup>er</sup> décembre 1990, est un acteur et metteur en scène français.

(4) Un radiateur parabolique est un radiateur électrique à miroir parabolique.

ooo

P.S. Désolée des événements. La France et l'Allemagne me paraissent dans de bien sales draps mais que dire ? L'espérance est honteuse : on ne peut qu'attendre. J'avais promis à Janine Bouissounouse et à Jacques Bourgeat (2) qu'ils verraient votre pièce. Me conseillez-vous de leur acheter des billets ou bien pourriez-vous disposer de 2 places que vous me feriez envoyer ?

Notes : (1) **Jon Schachmann** dit **Jean Yonnel**, est un acteur français né le 21 juillet 1891 à Bucarest et mort le 17 août 1968 à Beynes (Yvelines). D'origine roumaine, il fut l'un des derniers tragédiens dans la grande tradition des acteurs du début de siècle (il joua avec Mounet-Sully et Sarah Bernhardt). Il effectua l'ensemble de sa carrière à la Comédie-Française après des débuts au Théâtre de l'Odéon, au Gymnase et au Théâtre Sarah-Bernhardt (il y crée *La Gloire* de Maurice Rostand).

(2) **Jacques Bourgeat**, historien et hommes de lettres français (1888-1966).

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

11 décembre 1942, Neuilly

Rilet,

Nous nous verrons, si vous le voulez bien, la semaine de Noël. Ainsi, je pourrais vous apporter mon bouquin sur vous fraîchement dactylographié. Il faut que vous me le conserviez précieusement comme le précédent ; c'est « la réaction de l'éternel » en moi et il ne faut pas perdre ça, vous comprenez. Il vaudrait même l'imprimer dès que nous pourrons.

Vous lirez ce bouquin et ensuite vous le ferez lire à Drieu. Mais gardez-le, vous. C'est peut-être un peu rasant parce que c'est très calé mais je crois que c'est ce qui a été écrit de mieux et de plus complet sur vous.

Très contente d'écrire maintenant mes « Carnets de Jeanne Sabourin ». Ces trois bouquins devraient me garder mon nom, il y en a un sur Dieu, un sur vous et un sur moi. Ma Trinité particulière. Avec ça, on peut se lancer dans l'immortalité. Remarquez que la même philosophie sera développée dans les trois livres. J'apparais beaucoup moi-même et même dans le livre sur vous.

Qu'est-ce que je veux en somme de la vie ? L'honneur d'abord. Me faire honneur à moi-même et vous faire honneur à vous. Ensuite (mais ensuite seulement) si c'était possible, le bonheur. En somme, je ne peux pas vous en vouloir de ne vous avoir pas épousé à vingt-huit ans. Toute une partie de moi serait restée dans ce cas dans

l'ombre et c'eût été dommage (il est vrai que c'est dommage aussi d'avoir perdu toute ma jeunesse...)

Dites-moi ce qu'on dit de votre pièce. Je suppose qu'il y a des articles dans Comoedia mais je ne le trouve jamais dans les kiosques quand je veux l'acheter. Selon moi, la pièce elle-même, la mise en scène, décors et costumes, tout cela est parfait. Il n'y a que le verbe des acteurs qui est calamiteux. Je voudrais qu'on vous récite sobrement, un peu comme vous le faites vous-même quand vous lisez ce que vous écrivez.

J'ai vu votre photo dans Le Matin hier. Pourquoi diable, Rilet, avez-vous toujours une si sale gueule sur vos photos ? Vous me faites avoir des histoires avec ma mère : « Comment peux-tu t'attacher à un être qui montre cette face patibulaire ? » Elle a même découvert, ô horreur, que vous aviez du ventre : « Quand tu répètes toujours que tu ne peux pas souffrir les gens qui ont du ventre ! »

J'ai eu tout le mal du monde à lui expliquer que ce n'était pas votre ventre mais votre poitrine qui avançait ainsi. En tous cas, Rilet, pour l'amour de Dieu, surveillez vos photographes ou alors faites-les enfermer. Ce sera plus sûr.

Je vous dis à bientôt et vous aime.

Alice

P.S. Si vous étiez malin, vous pourriez organiser, au sujet de mon livre sur vous qui est vraiment remarquable, une charmante petite publicité VOUS-MOI. Pourquoi ne pas le faire ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi soir, 15 décembre 42

Cher Rilet,

Je voulais vous remercier pour votre « Reine morte » reçue samedi. Je l'ai relue en détail, intéressée surtout par la façon dont vous vous êtes inspiré de cette très vieille et très obscure pièce. Je vois que vous avez pris très peu de choses, le gros fil de l'intrigue, c'est tout.

Vous vous êtes coulé dans presque tous les personnages, surtout Ferrante, l'Infante et le premier ministre. Partout, je vous ai retrouvé avec délices. Quant à Inès, elle finit par m'agacer un peu avec ce lardon qu'elle couve. Est-ce que je couve des lardons, moi ? Elle pourrait bien s'occuper un peu d'autre chose. J'ai pensé que cela ne vous a pas déplu de la tuer proprement au dernier acte, le lardon y compris.

J'ai vu l'article de Vaudoyer dans Comoedia, ce journal devenu aussi rare dans les kiosques que les salsifis sur le marché ; il faudra que vous m'envoyiez le prochain numéro s'il y a quelque chose sur vous.

Excusez mon manque d'entrain. Je vous écris d'habitude quand j'ai le besoin irrésistible de vous écrire mais aujourd'hui, c'est le genre « devoir » pour vous remercier de votre bouquin. Alors, je suppose que je suis assommante, d'autant plus qu'il est tard et que j'ai envie de dormir. Pardonnez-moi.

Je vous téléphonerai un soir quand j'aurai fini de taper ce livre à la machine. Je vois qu'il y aura 110 pages à peu près. L'idée centrale qui s'en dégage ? Je crois que

c'est celle-ci : l'incroyance, plus précisément la grandeur sans la foi. J'aurais voulu vous comprendre mieux que vous-même ; sans cela que vaut la critique ?

A vous, Rilet, mon ami. Je souris la nuit dans mon lit quand je prononce ce nom : « Mon ami ». Comment ne vous aimerais-je pas ?

Alice

P.S. Je suis contente que vous soyez maintenant à la N.R.F ; comme ça quand je passe rue de Beaune, je songe à la fois à vous et à Drieu : ça simplifie.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi soir 19 décembre 42

Cher Rilet,

Ces bons Anglais m'ont l'air de piétiner en Tunisie : tant mieux ! Ces choses-là vont vite ou pas du tout. Comme toujours, ce sont de piètres stratèges et qui n'ont pas su profiter de leurs premiers avantages. Et puis l'Allemagne a tout de même encore une chance de vaincre, une seule : le sous-marin. En 17, les Alliés ont failli perdre la guerre grâce au sous-marin : pourquoi ne la perdraient-ils pas tout à fait, grâce au sous-marin, en 1943 ?

(Stupidité, entre nous, de ces prévisions. Nous ne savons pas tout, nous ne pouvons par conséquent pas piger mais le seul fait que des deux côtés ça continue nous montre que des deux côtés, il y a encore des chances de victoire. Ceux qui croient l'Allemagne vaincue définitivement et à priori sont des imbéciles.) (1)

Avez-vous touché votre eau-de-vie rhumée ? Avec un peu d'eau bouillante et quelques morceaux de sucre, c'est assez bon. Il ne faut pas que vous l'abandonniez au marchand. Je vous conseille aussi d'acheter pour vous du miel. Il y en a mercredi prochain de 14 à 17 heures à la « Maison du Miel » rue Vignon, près de la Madeleine. Envoyez-y un petit serviteur pour faire la queue, avec un pot. Je m'excuse de ces détails si peu métaphysiques : c'est pour votre bien et je me dis que le miel apaisera votre faim sans vous faire trop grossir.

J'attends un coup de téléphone de vous dès que vous aurez le temps. Mon livre est maintenant tapé à la machine et je n'attends que votre signal pour vous le porter.

Très contente de ce livre mais vous savez que j'ai tendance à gonfler mon génie : il faut en rabattre un petit peu.

Pour moi, c'est un miracle de sympathie et d'intelligence, pas moins. Enfin, vous verrez par vous-même. Il me paraît en tous cas difficile de dire que ce n'est pas ce qui a été publié de meilleur comme livre sur vous. (Les Enfances de Montherlant (2) sont très bonnes, mais enfin on n'y analyse pas votre œuvre).

Il s'agit maintenant que nous trouvions un éditeur pour ces deux ouvrages, l'un qui me glorifie moi-même, l'autre qui vous glorifie vous, mais qui sera d'autant plus flatteur pour vous que je serai plus appréciée par ailleurs.

Rassurée du côté du Sagittaire : « Nous vous confirmons que nous vous laissons la liberté de publier chez un autre éditeur l'ouvrage que vous avez actuellement prêté », m'écrivent-ils en date du 25 novembre 1942. Plus besoin par conséquent de nous tracasser sur ce point : il n'y a qu'à trouver l'éditeur à Paris. J'ajoute que j'en suis totalement incapable et que je vous fais confiance. En attendant, gardez précieusement ces deux livres qui sont toute ma valeur et tout mon avenir.

Les articles de La Gerbe et de Je suis partout de cette semaine sur votre « Reine morte », ils sont bons. Je n'ai pu avoir Comœdia du 19 décembre. S'il y avait quelque chose sur vous, envoyez-le-moi. Ceux qui disent de votre pièce que ce n'est pas du théâtre sont des idiots, rassurez-vous. C'est justement du théâtre, ce qui m'a agréablement surprise car avant d'avoir vu, je doutais. Mais c'est malheureusement très mal joué. Même Renée Faure qui se donne un mal de chien et qui a du mérite n'arrive pas au ton juste. Tout cela paraît appris, déclamé, alors que cela devrait couler de source.

A vous bien amicalement,

Alice

Notes : (1) Alice Poirier se trompait totalement dans ses prévisions. (2) Jacques-Napoléon Faure-Biguet, *Les Enfances de Montherlant*, Comœdia, 27 septembre 1941.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir 23-12-42

Rilet,

Ci-joint votre petit Noël. Pourvu que vous brûliez au moins pour cette œuvre d'une parcelle de l'enthousiasme qui flambe en moi ! Ce serait encore beau. Qu'est-ce que je veux, en somme ? Attacher votre nom au mien. Pour toujours.

C'est drôle comme mon amour pour Drieu est différent de mon amour pour vous ! Drieu, je l'aime exactement comme le pauvre chat affamé que j'ai recueilli il y a deux ans dans mon escalier et soigné. (Il s'appelle Gris-Gris-le-Miteux.) Quel bonheur de voir cette pauvre bête qui était sur le point de crever reprendre grâce à moi des forces et de la gaîté !

Je l'aime pour le bonheur que je lui donne, en somme. Voilà exactement mon amour pour Drieu. Drieu est faible et mon amour, en somme, c'est la force que je pourrais lui donner.

Et vous, comment est-ce que je vous aime ? Comme le pareil-à-moi, comme l'égal-à-moi. En même temps comme un aspect futur de moi (gloire, bonheur) et qu'il s'agirait d'atteindre. Cet amour que j'ai pour vous est supérieur, je crois, comme beauté à l'amour que j'ai pour Drieu. C'est l'amour suprême puisqu'en vous aimant, je m'aime moi-même (Il m'est impossible de dire que je m'aime moi-même en aimant Drieu. Pas du tout. J'ai du bonheur à déverser sur un autre un surplus de force, c'est tout.)

Conséquence de ce sentiment : je me fous pas mal si Drieu m'aime. C'est le dernier de mes soucis. En vérité, je me moque s'il m'aime ou non. Je l'aime lui, c'est là tout mon bonheur.

Et avec vous ? Je suis sûre que vous m'aimez (ne le disons pas trop haut, que diable ! ça fouterait le camp.) Et de cet amour, du vôtre pour moi, j'ai de la joie et de l'orgueil. Que je vous aime vous n'a dans ce cas aucune importance. (1)

Comment se fait-il Rilet qu'avec vous, c'est de votre amour de vous pour moi que je jouis alors qu'avec Drieu, c'est uniquement de mon amour de moi pour lui ? Tâchez de vous débrouiller dans ces méandres d'âme. Je m'y perds, je vous le dis.

Lu ce soir à la Nationale un poème de Rimbaud que je trouve divin. Vous devez l'aimer, Rilet, sans quoi je romps immédiatement. Il s'agit de l' « Oraison du Soir » où Rimbaud délivre « l'âcre besoin » et pisse vers « les grands héliotropes ».

O séduction ! O miracle ! Je savoure cela comme des bonbons et du miel. Dites-moi bien vite que vous adorez ça. Je sens que je ne peux pas vivre si vous n'adorez pas cela.

A vous,

Alice

Note : (1) Alice Poirier n'a toujours pas compris, depuis les années que Montherlant le lui répète, qu'il n'a pas une goutte d'amour pour elle !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Lundi soir, fin 42

Cher Rilet,

Je vous mettrai mon bouquin jeudi à 4 heures. J'ai oublié mon parapluie chez vous ; déposez-le chez votre concierge pour qu'elle me le donne jeudi.

Ne dites à personne que j'ai eu la stupidité de refuser de mettre mon nom sous l'article. Cela ne regarde personne. Moi non plus je n'en souffle mot.

J'avais songé à écrire moi-même un article sur « La Reine morte » et même si ce travail m'eût pris deux mois mais :

a) Vous avez besoin de cet article bien avant deux mois ;

b) Il vaut tout de même mieux que j'écrive sur vous quand mon nom sera sorti de l'ombre. Cela vaudra mieux pour moi et même pour vous. Ne broutons pas notre blé en herbe. Ce n'est pas malin.

Grande tristesse au sujet de tout cela, cher Rilet. Il est évident que je vous aime plus que vous m'aimez et c'est tout de même désagréable de constater cela. Mais ce qui est encore plus grave, c'est que Drieu aussi m'aime plus que vous m'aimez.

Drieu, lui, a écrit un article de plusieurs pages sur mon livre et sans que je lui aie donné aucun renseignement. Vous, vous me dites : « Ecrivez l'article vous-même et je le signerai. Vous pensez bien que je ne vais pas employer quarante-huit heures à réfléchir sur ce que vous avez écrit. » Or Drieu, lui, a sacrifié 48 heures pour réfléchir sur ce que j'ai écrit : qui aime le mieux ? C'est aveuglant, je pense.

Il arrivera donc cette chose navrante qu'après que mon livre aura paru, je n'aurai pas d'article de vous, vous que j'aime. Car il est bien certain qu'en aucun cas c'est moi qui écris l'article. Jamais. Plutôt rien.

Se dire cela est peu gai. En même temps, je sais que vous m'aimez autant que vous pouvez. Piètre consolation. Vous ne pouvez pas beaucoup. Moi, je peux beaucoup plus. Et Drieu même peut plus que vous.

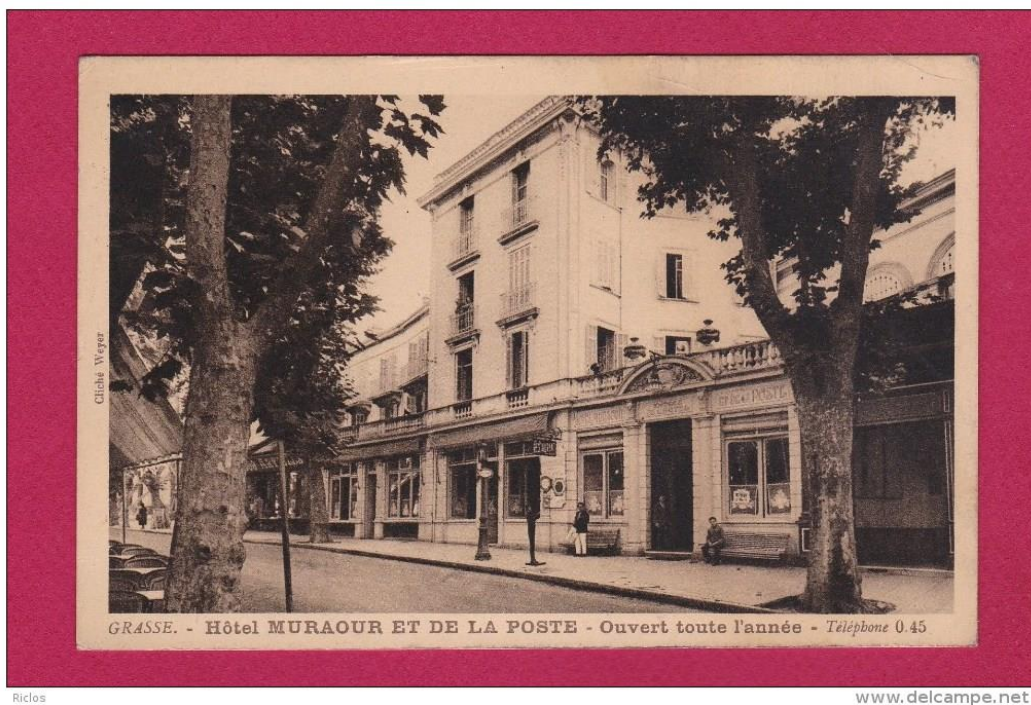
Ci-joint une petite note à glisser dans mon livre sur vous. Vous me donnerez beaucoup d'idées personnelles, d'idées de vous qui n'ont pas été écrites et qui allègeront mes citations. Nous devons absolument travailler sérieusement à ce livre après votre retour. Je me réjouis à l'avance du surcroît de gloire qu'il vous donnera car de ce livre, certainement, les méchantes langues ne pourront pas dire que c'est vous qui l'avez écrit.

Amicalement à vous,

Alice

ooo





Hôtel Muraour à Grasse où Montherlant aimait descendre



Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945)



Montherlant circa 1940-1945

.....